

# Motifs inconscients de l'attitude de Napoléon à l'égard de Talleyrand

Conférence faite le 21 février 1933, à la Société psychoanalytique de Vienne  
par le Docteur Edmond BERGLER

*Traduit de l'allemand par Mme Anna RATISBONNE*

La légende de Napoléon me fait la même impression que la révélation de Saint-Jean : chacun a le sentiment qu'il y a encore autre chose, mais il ne sait pas quoi.

GOETHE.

« ... Puisque d'après F. KIRCHEISEN la bibliographie touchant l'époque de Napoléon — sans nullement avoir épuisé la matière — comprend, en effet, 80.000 publications. Cet énorme chiffre, auquel nul autre relatif à n'importe quelle époque historique ne saurait être comparé, même de loin, montre bien qu'il est question ici de problèmes et de mobiles enfouis dans des tréfonds insondables et qui, par cela même, ou bien échappent aux *investigations historiques*, quelque consciencieuses qu'elles soient, ou bien ne peuvent que très imparfaitement être mis à jour. Et c'est ici que la recherche historique devra *s'allier*, ou *céder la place*, à la *méthode psychoanalytique* qui, pénétrant plus avant, pourra alors reprendre le travail là où les autres *investigations* auront atteint la limite de leur pouvoir.

(JEKELS, « Le tournant décisif de la vie de Napoléon Premier », *Imago*, 1914.)

Charles Maurice, comte de Talleyrand-Périgord, évêque d'Autun, prince de Benevent, fut pendant de longues années ministre des affaires étrangères sous Napoléon. Ses conflits avec l'empereur, dans lesquels Napoléon montra une étonnante indulgence en face de vérités franchement dites, lesquelles vérités, dites par un autre, lui eussent coûté sa tête et sa position ; le fait que Napoléon supporta pendant des années ces manières de grand seigneur et la façon provocante avec laquelle Talleyrand étalait les faiblesses du parvenu impérial, et surtout — et avant tout — *l'inertie avec laquelle Napoléon toléra pendant des années les préparatifs de la trahison et*

*cette trahison elle-même*, tout cela constitue un problème qui ne fut résolu ni par les historiens, ni par les biographes, et auquel ils n'ont guère d'autre réponse prête qu'un point d'interrogation. Il s'agira de démontrer que les rapports de Napoléon avec Talleyrand étaient bien plus compliquées que ne l'auraient été ceux de l'empereur avec un ouvrier diplomatique habile et capable, et — disons-le tout de suite — ils restent simplement incompréhensibles si l'on ne tient pas compte des motifs inconscients.

Laissons de côté la question de savoir, quelles pouvaient bien être les causes déterminantes inconscientes qui poussèrent Talleyrand à prendre cette singulière attitude ; cette question fournira la matière d'un autre travail de l'auteur (1). Dans ce qui suit nous allons examiner les motifs qui furent *la force motrice chez Napoléon dans son attitude envers Talleyrand*.

Les faits historiques sont les suivants (2) : Talleyrand, fils d'une famille de vieille noblesse française, tombée dans l'indigence, est destiné, par opportunité, et bien malgré lui, à la prêtrise (à l'âge de quatre ans il avait fait une chute, s'était cassé une jambe et, comme la fracture ne fut constatée que bien longtemps après l'accident, et que pour cette raison elle guérit mal, Talleyrand resta avec une jambe plus courte que l'autre, ce qui le faisait boiter). Encore jeune (il avait 34 ans), ayant gravi l'échelle de la carrière ecclésiastique, il devint évêque, et ce furent les femmes qui lui aplanirent la voie. Comme représentant du clergé, il entre aux Etats Généraux, et plus tard devient président de l'Assemblée Nationale. Homme d'affaires de grand style, corrupteur par conviction, homme à femmes par plaisir, à la table de jeu joueur hasardeux par passion, cynique par suite de destinées d'instinct inconscient, il commence par miser sur la

(1) TALLEYRAND : *Une étude psychologique du cynique*.

(2) En présentant l'histoire de la vie de Talleyrand, je m'en tiens dans l'essence même à la biographie de Talleyrand parue récemment, par Franz BLEI, contre laquelle — bien qu'elle révèle des connaissances historiques approfondies et qu'elle soit écrite d'une plume éblouissante — il y a à faire les mêmes objections que contre la biographie de Fouché par Stefan Zweig : elles ne tiennent aucun compte de l'enfance ni des processus inconscients en résultant, et elles laissent tout à fait de côté l'existence de l'inconscient dans le sens psychoanalytique. L'ouvrage de BLEI fut complété par des travaux de : ARETZ, JERELS, F.-M. KIRCHEISEN, KLEINSCHMIDT, LUDWIG, LACOMBE, MASSON, ROESSLER, SAINTE-BEUVE, SCOTT, WENCKER-WILDBERG, ZWEIF, *L'histoire Universelle des Propylées*, tome VII, et les *Mémoires* de Fouché et de Talleyrand (Voir la bibliographie).

monarchie absolue et charge le comte d'Artois, frère du roi, de faire à ce dernier la proposition de réprimer la Révolution par la violence. Cette proposition est rejetée, le roi préfère céder plutôt que de verser une seule goutte de sang, et le comte d'Artois conclut : « Quant à moi, mon choix est fait, demain je quitte la France. » Et Talleyrand de répondre : « S'il en est ainsi, Monseigneur, et si le roi et les princes abandonnent leur intérêt et celui de la monarchie, il ne reste à chacun de nous qu'à penser à ses propres affaires. » La solution monarcho-constitutionnelle dont Mirabeau et son ami Talleyrand furent les principaux représentants, fut bientôt abandonnée. C'est de Talleyrand, *évêque d'Autun*, que part le projet de séculariser l'Eglise française. Là-dessus Talleyrand est excommunié par le pape ; c'est lui qui, comme il dit, « fait » lui-même les évêques dévoués à la loi, et par cela inaugure le schisme.

Après les événements du 10 août 1792, Talleyrand prend peur et part pour l'Angleterre, muni d'un passe-port que lui donne Danton, lequel le désigne comme chef de mission. Ce fut, comme les suites le prouvèrent, une chance de premier ordre, à laquelle Talleyrand dut la vie (bientôt après son départ il fut inscrit sur la liste des personnes destinées à la guillotine). A part cela, ce voyage à l'étranger dispensa Talleyrand du pénible devoir de voter pour ou contre la décapitation du roi, ce qui, seulement plus tard, lorsqu'il travailla contre Napoléon, lui permit de se donner la gloriole de l'homme qui (sans être régicide) représentait l'ancien régime et la Révolution. Expulsé d'Angleterre, Talleyrand se rend en Amérique où il reste jusqu'à son rappel, après la chute de Robespierre, le 9 thermidor, et après que Barras eût établi le Directoire. Sur la proposition d'André Chénier, il reçoit la permission de rentrer en France, et — de nouveau grâce à une femme : Mme de Staël, qui déjà lors de son rappel avait été actrice principale derrière les coulisses — le Directoire le nomme ministre des affaires étrangères (3). « Il faut faire une immense fortune, une immense fortune », dit Talleyrand après sa nomination. Dans le rapport que l'ambassadeur d'Allemagne fait à Berlin, il est dit : « Le ministre des affaires

(3) Trois ans plus tard Bonaparte-trouvait l'occasion de demander à Talleyrand quelle était cette femme, cette baronne de Staël. Et Talleyrand répondra : « Une intrigante et cela d'autant plus, que c'est elle qui est cause que je me trouve à cette place ». — « En tout cas, une bonne amie ? » — « Une amie ? Elle jetterait ses amis à l'eau, pour avoir le plaisir de les repêcher à la ligne. »

étrangères aime l'argent et dit tout haut que, pour le cas où il quitterait son poste, il ne demanderait pas l'aumône à la République. » L'intention de Talleyrand de faire sa fortune se réalisa vite : vers le 18 brumaire on évalua sa fortune à trente millions, qui provenaient en grande partie de corruptions diplomatiques.

Pendant les deux ans que dura sa résidence au palais Galiffet, comme ministre, son activité politique — d'après un mot de Barras — consista à caresser Bonaparte. Avec un sûr instinct, Talleyrand avait vu en Napoléon l'homme victorieux de l'avenir. Déjà, dans la première lettre, où il apprend sa nomination à Bonaparte (le 24 juillet 1797), il dit que le nom de Bonaparte lui serait une aide dans les complications des affaires diplomatiques. (« Le nom seul de Bonaparte est un auxiliaire qui doit tout aplanir. ») Et Napoléon, entrevoyant la valeur de Talleyrand pour ses autres projets, lui répond que le choix que le gouvernement avait fait, en le nommant ministre des affaires étrangères, faisait honneur à son discernement, qu'il était heureux d'avoir affaire à lui et de lui donner l'assurance de sa haute considération. Après la paix de Campo Formio, que Napoléon avait conclue avec l'Autriche, Talleyrand lui écrivait pour le remercier, disant que les termes lui manquaient pour exprimer tout ce qu'il voudrait en ce moment, et il termine ainsi : « Adieu, Général de la paix ! Amitié, admiration, respect, gratitude... », et ne sait où s'arrêter dans cette énumération. La première rencontre de Napoléon avec Talleyrand eut lieu chez Talleyrand. Le général fut frappé de la ressemblance de Talleyrand avec Robespierre : « La même figure pâle, impénétrable, impassible comme un masque, où seules vibraient les narines ; les deux plis durs qui vont du nez insolemment retroussé jusqu'à la bouche dont les coins s'abaissent, le même regard des yeux gris-verts, le même maintien exagérément raide à cause de la jambe, qui ne semblait pas avoir besoin de la haute canne, tant c'était habilement caché par celui qui s'y appuyait en marchant. Le petit général maigre, nerveux, dut, pour causer au ministre, lever un peu la tête d'où les cheveux couvraient presque en entier le front et complètement les oreilles, et retombaient sur le col ; et le ministre parut lui faciliter la chose en se penchant un peu, non pas de façon condescendante, mais comme si ce lui était naturel. *Il affectait d'être beaucoup plus âgé que quarante-trois ans.* » (Talleyrand avait quinze ans de plus que Napoléon.) (Blei, page 64.)

Dans ses Mémoires, Talleyrand décrit cette rencontre, et l'on peut supposer que la mise en scène de cette rencontre représente un des rares passages des 1.720 pages des Mémoires du prince, que l'on puisse goûter sans réserve :

« Je ne l'avais jamais vu... Le soir de son arrivée à Paris, il m'envoya un aide de camp pour me demander à quelle heure il pourrait me voir. Je répondis que je l'attendais ; il se fit annoncer pour le lendemain à onze heures du matin. Au premier abord, *il me parut avoir une figure charmante, vingt batailles gagnées vont si bien à la jeunesse*, à un beau regard, à de la pâleur, et à une sorte d'épuisement. Cette première conversation fut, de sa part, toute de confiance. Il me parla avec beaucoup de bonne grâce de ma nomination au ministère des relations extérieures, et insista sur le plaisir qu'il avait eu à correspondre en France avec une personne d'une autre espèce que les directeurs. Sans trop de transition, il me dit : « *Vous êtes neveu de l'archevêque de Reims, qui est auprès de Louis XVIII... J'ai aussi un oncle qui est archidiacre en Corse, c'est lui qui m'a élevé. En Corse, vous savez qu'être archidiacre, c'est comme être évêque en France.* » (TALLEYRAND, I, p. 259-260.)

Talleyrand fut chargé par le Directoire d'arranger une fête en l'honneur de Napoléon ; à cette fête Napoléon fut acclamé, et le Directoire fut sifflé, ce qui n'alla pas sans faire à Talleyrand un certain plaisir, puisque là déjà il jouait double jeu contre le Directoire.

Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, nous lisons les pages suivantes sur la fête du 21 janvier (date de l'exécution du roi) (*Mémorial de Sainte-Hélène*, tome IV, pp. 152-155) :

« Le gouvernement célébrait l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI, ce fut un grand objet de discussion entre les Directeurs et les ministres de savoir si Napoléon devait aller à la cérémonie ou non. On craignait d'un côté que s'il n'y allait pas, cela ne dépopularisât la fête ; de l'autre, que s'il y allait, on oubliât le Directoire, pour s'occuper de lui. Néanmoins, on conclut qu'il devait y aller. *Talleyrand*, comme de coutume, se chargea de la négociation ; le général s'en excusa, disant qu'il n'avait personnellement rien à faire à cette cérémonie, qui, par sa nature, plaisait à fort peu de monde. Il ajoutait que cette fête était des plus impolitiques ; que *l'événement qu'elle rappelait était une catastrophe*, un vrai malheur national ; qu'il comprenait très bien qu'on célébrât le Quatorze Juillet, parce que c'était une époque où le peuple avait conquis ses droits : mais que le peuple aurait pu conquérir ses droits, établir même une république, sans *se souiller du supplice d'un prince* déclaré inviolable et non responsable par la Constitution même. *Qu'il ne prétendait pas discuter si cela avait été utile ou inutile*, mais qu'il soutenait que c'était un incident malheureux. Qu'on célébrât des fêtes nationales pour

des victoires, mais qu'on pleurait sur les victimes restées sur le champ de bataille (4). *Talleyrand mettait en jeu tous ses moyens ; il essayait de prouver que c'était juste parce que c'était politique, et que c'était politique, disait-il, car tous les pays et toutes les républiques avaient célébré, comme un triomphe, la chute du pouvoir absolu et le meurtre des tyrans. Ainsi Athènes avait toujours célébré la mort de Pisistrate, et Rome la chute des décemvirs. Il ajoutait que, d'ailleurs, c'était une loi qui régissait les pays, et que dès lors chacun lui devait soumission et obéissance... Après plusieurs pourparlers, on trouva un *mezzo termine* : L'Institut se rendait à cette fête ; il fut convenu que le membre de l'Institut suivrait sa classe qui remplissait un devoir de corps. »*

Bientôt après, Napoléon partit pour l'Égypte, et à cette occasion il convint avec Talleyrand que le ministre se rendrait à Constantinople pour négocier avec la Sublime Porte, promesse que Talleyrand ne tint jamais. Par contre, il arrive une chose tout à fait inattendue : Talleyrand, étant tombé gravement malade, remet à Napoléon, au moment où celui-ci va s'embarquer pour l'Égypte (en mai 1798), la somme de 100.000 francs. Cette somme lui fut rendue deux ans plus tard, sous le Consulat. « L'empereur lui demandera un jour : Pour quelle raison m'avez-vous donné alors cet argent ? » Et Talleyrand de répondre : « Je n'avais aucune raison particulière. Il se pouvait que je ne vous revisse jamais. Vous étiez jeune, et moi je me sentais irrésistiblement poussé à vous rendre ce service. » Ce à quoi Napoléon répondit : « Vous faisiez un métier de dupe. » (Blei).

Il n'y avait que les affaires d'argent dans lesquelles le ministre Talleyrand eût du succès, car, dans la politique extérieure, on le rendit responsable de ce que la deuxième coalition contre la France ait pu se réaliser, et d'autre part des affaires de corruption furent étalées au grand jour. Talleyrand, pour prévenir sa destitution, démissionna lui-même. Quatre mois plus tard arriva le 18 Brumaire, avec lui le coup d'État de Napoléon, et Talleyrand redevint ministre. Talleyrand fut le médiateur entre Sieyès et Napoléon. Au moment où se préparait le coup d'État, il y eut une scène que Talleyrand décrit dans ses Mémoires :

(4) Au commencement de janvier 1810 le chancelier d'empire Cambacérès proposa à l'empereur de donner un bal à la cour à la date du 21 janvier. A peine Cambacérès eut-il mis cette date en rapport avec un bal à la cour, que Napoléon indigné bondit et s'écria : « Quoi ? vous proposez un bal à la cour pour le 21 janvier ? A quoi pensez-vous ? Je ne danse pas le jour qui commémore la mort d'un homme d'honneur ».

« Quelques jours avant la journée du 18 brumaire, il survint chez moi une petite scène qui n'emprunte son intérêt que des circonstances. Le général Bonaparte, qui logeait rue Chantreine, était venu un soir causer avec moi des préparatifs de cette journée. J'habitais alors une maison rue Taibout, qui a porté depuis le numéro 24, je crois. Elle était située au fond d'une cour, et, du premier étage, on communiquait par des galeries à des pavillons qui donnaient sur la rue. Nous étions dans le salon éclairé par quelques bougies et très animés dans notre conversation ; il était une heure du matin, lorsque nous entendîmes un grand bruit dans la rue ; à un roulement de voitures se mêlaient les piétinements d'une escorte de cavalerie. Les voitures s'arrêtèrent tout à coup devant la porte de ma maison. *Le général Bonaparte pâlit*, et je crois bien *que j'en fis autant*. Nous pensâmes, au même instant, qu'on venait nous arrêter par ordre du Directoire. Je soufflai sur les bougies, et je me rendis à petits pas, par la galerie, vers un des pavillons qui donnaient sur la rue, et d'où on pouvait voir ce qui s'y passait. Je fus quelque temps sans pouvoir me rendre compte de tout ce mouvement qui, bientôt cependant, s'expliqua d'une façon assez grotesque. Comme à cette époque, les rues de Paris étaient fort peu sûres pendant la nuit, quand les maisons de jeu se fermaient au Palais Royal, on rassemblait tout l'argent qui avait servi à tenir le jeu, on le portait dans les fiacres, et le banquier des jeux avait obtenu de la police qu'une escorte de gendarmes qu'il payait, accompagnerait chaque nuit les fiacres jusqu'à son domicile qui était rue de Clichy, ou près de là. Cette nuit-là, quelque chose avait cassé à un des fiacres précisément devant ma porte, et c'était ce qui avait motivé le temps d'arrêt qu'on y faisait, et qui dura un quart d'heure environ. Nous rimes beaucoup, le général et moi, *de notre panique* qui n'était toutefois que bien naturelle, quand on connaissait, comme nous, les dispositions du Directoire et les extrémités auxquelles il était capable de se porter. » (TALLEYRAND, tome I, page 272.)

Talleyrand continue à jouer devant Napoléon le rôle qu'il avait adopté dès le commencement : *Il présentait comme nécessités premières toutes les idées que le consul osait seulement penser à part lui, en se donnant vis-à-vis de Napoléon comme un vivant : « C'est permis »*. Citons-en quelques exemples. Nous lisons dans les Mémoires de Talleyrand :

« Pour rendre le pouvoir du premier consul plus effectif encore, je fis le jour même de son installation une proposition qu'il accepta avec empressement. Les trois consuls devaient se réunir tous les jours, et les ministres de chaque département rendre compte devant eux des affaires qui étaient dans leurs attributions. Je dis au général Bonaparte que le *portefeuille des affaires étrangères* qui, de sa nature, *est secret*, ne pouvait être ouvert dans un conseil, et qu'il fallait qu'il se réservât *à lui seul* le travail des affaires étrangères, que le chef seul du gouvernement devait avoir dans les mains et diriger. Il sentit l'utilité de cet avis, et comme au

moment de l'organisation d'un nouveau gouvernement, tout est plus facile à régler, *on établit, dès le premier jour, que je ne travaillerais qu'avec le premier consul.* » (I, p. 276.)

Talleyrand donna à Napoléon le conseil de conférer le second consulat à un juriste pour la justice et le troisième, pour les finances à un habile financier : « Cela les occupera, les amusera, et vous, mon Général, vous aurez à votre disposition toutes les parties vivantes du gouvernement. » Napoléon, lui-même, aurait alors en mains tout ce qui regardait directement la politique : les ministères de l'intérieur et de la police, le ministère des affaires étrangères et les deux grands pouvoirs exécutifs : l'armée et la marine. Napoléon fit la réflexion suivante, en réponse à ces projets ; réflexion faite devant Bourienne, son secrétaire ; que ce Talleyrand avait beaucoup d'intelligence et que, très habile, il était allé dans ses conseils, au devant des intentions de son maître, qu'il avait raison de dire que l'on va plus vite lorsqu'on est seul. Il ajoutait que le consul Lebrun était un honnête homme, mais qu'il n'avait pas de politique en tête, qu'il ne s'occupait que de livres. Quant à Cambacérès, il était beaucoup trop dans la tradition révolutionnaire. Et son gouvernement à lui serait un gouvernement tout neuf.

Citons un autre exemple pour illustrer cette attitude : c'est une lettre que Talleyrand écrit à Napoléon après Marengo, dans laquelle il parle de façon bien suggestive d'un impérium. Il est vrai qu'à cette époque il n'était guère plus qu'un organe exécutif, et Chateaubriand n'a pas tort en disant que : « Talleyrand signait les événements, il ne les faisait pas ». Ce qui veut dire, en d'autres termes : « Bonaparte fournit la substance que Talleyrand devait traiter politiquement » (Blei), et il ne faut pas ici oublier que chaque tournant de la politique napoléonienne rapportait à Talleyrand la grosse somme du fait des corruptions. « Si Napoléon ne s'occupe pas de ses plus fidèles serviteurs, ne sommes-nous pas obligés de nous en occuper nous-mêmes, n'est-ce pas ? », dit Talleyrand à Cambacérès. Ce mot du « ne-pas-s'occuper » était pensé *sub specie* de millions, et Talleyrand pouvait s'exprimer comme suit : « Quand on veut, on a toujours de l'argent. » Napoléon ne lui en voulait pas de ce qu'il s'enrichissait ainsi. L'empereur dit à Talleyrand : « Quand je n'aurai plus rien, je m'adresserai à vous. *Le cœur sur la main : combien vous ai-je rapporté ?* » — « Je ne suis pas riche, Sire, mais tout ce que je possède est à votre disposition. » (Ludwig, p. 579.)



D'ailleurs, Talleyrand fit tous ses efforts pour qu'une partie de la vieille noblesse s'accommodât de Napoléon. On pouvait avoir toute confiance en un règne sous lequel la rente de 5 pour 100 montait de 7 à 12 pour 100. Et Napoléon, lors des fêtes que le ministre donna en son honneur, put se rendre compte de façon bien claire que le nom et l'origine avaient bien leur valeur politique : presque toute la noblesse de France était présente et plus que prête à faire la paix avec le nouveau régime. Il va de soi qu'un peu de snobisme eut sa part dans le calcul politique, et cela aussi bien chez le ministre qui lui amenait le faubourg Saint-Germain, que chez le chef, de les voir amenés. Bonaparte aimait « ce parfum de vieille noblesse ». Etant empereur, il se créera une nouvelle aristocratie, « le vrai, le seul soutien d'une monarchie, son modérateur, son levier, son point résistant » (Blei).

Et avec cela Talleyrand ne se gênait pas pour faire sentir à bien des reprises, à Napoléon, que c'était l'empereur qui était le parvenu, et que le ministre était le grand seigneur : « Car à ce grand nom répondaient exactement le geste, les allures et le maintien du seul grand seigneur parmi les employés et les militaires de l'entourage de Bonaparte, qui, comme disait Stendhal, se composait de « petites gens ». Le chef capitulait devant les manières accomplies du grand seigneur, tout autant que devant la routine qu'il déployait en traitant les affaires politiques ; toutes deux lui en imposaient, car il ne possédait ni l'un ni les autres, ni routine, ni manières. » (Blei.) — Par exemple, lorsque, sous l'Empire, Talleyrand devint Grand Chambellan, Napoléon lui écrivait pour lui témoigner son mécontentement de ce que Talleyrand, dans les invitations, avait parlé de souper, tandis qu'elles étaient destinées à un dîner ; il entendait que, dans son ménage tout comme ailleurs, on obéit aux lois. Et Talleyrand de lui répondre que le bon goût était ennemi personnel de sa Majesté, et que si l'empereur pouvait s'en débarrasser par des coups de canon, il y a longtemps qu'il n'y en aurait plus. Un autre exemple : Le consul attend impatiemment le courrier qui doit lui apporter le traité de paix d'Amiens, dûment signé. Talleyrand l'a reçu, le met dans sa poche et se dirige vers les Tuileries pour liquider les affaires courantes ; il présente au consul les rapports pour être critiqués et signés ; rien dans ses traits ne fait supposer que le traité de paix est dans sa poche. En souriant, le ministre dit : « Et maintenant je vais vous faire un grand plaisir, — voici le traité de paix avec l'Angleterre, dûment

signé. » — « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela de suite ? » s'écrie le premier consul. — « Parce qu'alors vous n'eussiez plus écouté tout le reste ! Quand vous êtes heureux, vous êtes inabordable. » (Blei.) L'auteur auquel nous devons cette description ajoute : « Ces intentions pédagogiques frisent l'insolence. » Et n'oublions pas que ces propos furent dits durant l'époque de l'heureuse collaboration des deux géants ; au temps de leur désunion Talleyrand dit à l'empereur bien d'autres choses encore.

La part que Talleyrand eut au Concordat fut considérable, Talleyrand lui-même était rendu à la vie temporelle. Napoléon le force d'épouser sa maîtresse, Mme Grand, une femme jolie, mais bête. Obéissant au désir de Napoléon, il achète l'immense château renaissance de Valençay, « pour y représenter dignement » ; ce même château de Valençay servira plus tard à Napoléon pour y installer « l'occupation espagnole » des Bourbons chassés.

Dans toute une série de cas, Talleyrand renchérit sur l'empereur. C'est à juste titre que plusieurs biographes font la remarque que le machiavélisme de Talleyrand consistait à vouloir isoler Bonaparte : du côté de la Révolution, en liquidant les derniers jacobins (5) ; du côté des Bourbons, en faisant fusiller le duc d'Enghien. Il n'y a pas à douter que ce fut Talleyrand qui fut l'instigateur de l'assassinat du duc, tout aussi bien que ce fut Talleyrand qui, à l'origine, soutint la désastreuse campagne d'Espagne, parce qu'il espérait qu'à cette occasion Napoléon succomberait, ce qui amènerait sa chute. Naturellement, Talleyrand a nié avoir joué ce rôle dans les cas Enghien et Espagne (6).

Où faut-il chercher le commencement du grand conflit entre Talleyrand et Napoléon ? A en croire Talleyrand, la chose se passa comme suit : Napoléon, « littéralement grisé par ses victoires, n'aurait montré aucune disposition, « poussé par son insatiable ambi-

(5) Après l'attentat par les machines infernales de la rue Nicaise, sur le conseil de Talleyrand, 130 jacobins furent déportés dont 10 condamnés à mort et cela par arrêté du Sénat, et quoique plus tard on vit que ce furent des royalistes qui avaient fait le coup, l'arrêté ne fut pas dénoncé.

(6) Durant cette nuit du 21 mars, Talleyrand joue aux cartes chez la duchesse de Luynes, à deux heures il dit : « Le dernier Condé a cessé de vivre ». Hauterive son chef de service, quelle que fût leur bonne entente, ne put réprimer son épouvante. « Eh bien, pourquoi tournez-vous des yeux comme cela ? quoi, quoi, êtes-vous fou ? On attrape un conspirateur à la frontière, on l'amène à Paris, on le fusille ; qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? » L'anecdote existe sous une forme plus concise : « Eh bien, quoi ? c'est de la politique, mon cher » (BLEI, p. 130).

tion », à suivre « la voie de la modération » que lui conseillait Talleyrand, ce qui aurait engagé le ministre à donner sa démission. Après la paix de Tilsit, Napoléon qui, auparavant déjà, avait nommé Talleyrand prince de Benevent (7), aurait créé pour lui le poste de Vice-Grand-Electeur, « au fond pas autre chose qu'une sinécure des plus considérées et très lucrative » (Talleyrand, Mémoires). Avant tout, Talleyrand aurait été indigné de l'attitude de Napoléon en Espagne. Là-dessus (après Jena et Auerstädt) Napoléon résida pendant quelque temps à Berlin, c'est là qu'il reçut la proclamation imprudente du duc d'Aloudia (du « prince de la paix ») qui faisait entrevoir sous peu la défection de l'Espagne. Occasion d'une nouvelle scène très violente : l'empereur jura ses grands dieux qu'il *exterminerait toute la lignée des Bourbons d'Espagne jusqu'au dernier homme...* ; *en ce moment Talleyrand se jurait tout bas de demander dès le retour, et cela à n'importe quel prix, sa démission. « Il ne pouvait plus rester le ministre d'un tel homme. »* Talleyrand fut encore affermi dans cette décision par le traitement barbare que les Prussiens eurent à supporter dans la paix de Tilsit, où, « Dieu merci », Talleyrand n'eut aucune part.

Telle est la légende de Talleyrand. En réalité, c'est Napoléon qui commença par se méfier de Talleyrand. Il faut ajouter que la situation avait aussi changé : *Auparavant*, Talleyrand fut l'homme qui, le premier, exprimait, comme étant de nécessité publique les plus intimes pensées de Napoléon, tandis que *maintenant* il commença par présenter ses scrupules à l'empereur. (Ainsi, par exemple, Talleyrand se prononçait contre une façon trop dure de traiter l'Autriche.) Ce changement d'opinion de Talleyrand qui, en réaliste de la politique, voyait les inextricables complications en lesquelles Napoléon (pour des motifs inconscients) s'empêtrait, et qui craignait pour sa propre carrière sous son successeur ; ce changement est le moment décisif dans l'attitude inconsciente de Napoléon envers Talleyrand. En d'autres termes : c'est la métamorphose de celui qui permet en celui qui défend. C'est la part du Sur-Moi dont il sera parlé amplement plus loin. Talleyrand, ne pouvant comprendre les motifs inconscients de Napoléon, et ne voyant en lui

(7) Que l'empereur eût justement investi Benevent dans l'enclave papale, voilà une méchante blague que Napoléon fit à l'adresse de l'évêque républicain qui présenta la motion de séculariser les fortunes de l'Eglise, laquelle motion fut acceptée (BLEI, p. 157).

qu'un mégalomane qui précipiterait dans l'abîme lui-même et ses partisans, s'éloigna de l'empereur. Le bavardage moralisant de Talleyrand, dans ses Mémoires, relatif à son indignation, n'est qu'une comédie, car un homme qui avait énoncé le principe : « le meilleur principe dans sa politique, est de n'en pas avoir », n'en était pas capable, ne serait-ce que pour des motifs purement psychologiques.

Grâce au poste de Vive-Grand-Electeur (8), Talleyrand put continuer à jouer un grand rôle à la cour, et ce qui importait avant tout, on ne pouvait pas le mettre de côté. Par moquerie, Napoléon imagina la « méchanceté » suivante (Fouché, dans ses Mémoires, emploie ce terme) : *Les deux princes espagnols et leur oncle furent logés au château de Valençay, qui appartenait à Talleyrand, qui était donc pratiquement le geôlier* (9). Et, comme dit Napoléon, c'était une mission assez honorable, car recevoir et amuser ces trois illustres personnages était dans le caractère de la nation française et aussi dans celui de Talleyrand. Il ordonna que *Madame de Talleyrand se rendit également au château avec sept ou huit dames*, le château avait un théâtre, une chapelle. Et *peut-être y avait-il là aussi une jolie femelle à qui le prince des Asturies pourrait s'attacher*, on aurait en elle un moyen de plus pour le surveiller. L'allusion à la « jolie femelle » vise Mme de Talleyrand, avec laquelle *l'oncle du jeune roi, Carlos, commença en effet une liaison*, fait que Napoléon dans la suite reprocha brutalement à Talleyrand. Pour achever la méchanceté contre Talleyrand, Napoléon paya pour l'entretien dispendieux des princes 50.000 francs par an, — par conséquent une somme dérisoire. En pratique, cela représentait une contribution de guerre que Napoléon imposait à Talleyrand.

(8) Dans le *Moniteur* il est dit que son travail au ministère ne s'accordait pas à sa nouvelle dignité. En réalité ce fut une sorte d'éloignement, adouci par un traitement de 500.000 francs. A Sainte-Hélène, Napoléon donna comme motif du congé de Talleyrand : « Un homme de talent, mais on ne peut rien faire de lui sans le payer. Les rois de Bavière et du Wurtemberg s'étaient tant plaints de sa cupidité, que j'ai dû lui enlever le portefeuille ». Ce qui est une pure duperie, car Napoléon était suffisamment informé de la corruptibilité de Talleyrand dès avant qu'il fût entré en relations personnelles avec lui et de plus ce genre de scrupules lui étaient inconnus.

(9) Le commencement des affaires d'Espagne de Napoléon est une série de supercheries fantastiques (« Perfidie » est le mot donné par Talleyrand devenu moral en 1826). Napoléon força d'abord le dauphin qui, par une renonciation antérieure au trône, extorquée à son père, était pour ainsi dire roi, de renoncer lui, à ce trône en faveur de son père ; il l'attira à Bayonne, donc sur le sol français, après quoi il décida le père à renoncer au trône en faveur de Joseph, frère de Napoléon.

La « trahison » de Talleyrand contre Napoléon se fit en trois étapes : Première étape : Talleyrand pousse Napoléon sur une fausse piste (il le pousse vers l'aventure espagnole, ainsi que vers l'assassinat du duc d'Enghien) ; seconde étape : il travaille à Erfurt avec le Tsar, en sa qualité de négociateur de Napoléon, directement contre les intérêts de l'empereur (1808) ; troisième étape : (1814) Talleyrand devient président du Conseil de la première Restauration sous Louis XVIII.

A Erfurt, Napoléon le charge non seulement de la mise en scène de toute l'affaire (on joue l'*Œdipe*, de Voltaire), mais aussi des négociations avec le Tsar Alexandre, négociations dont faisait également partie la demande en mariage d'une princesse russe. Au thé dans le salon de la princesse de Thurn et Taxis, voilà comment Talleyrand s'acquitta de sa mission : il dit au Tsar qu'il se demandait ce que le Tsar faisait bien à Erfurt ; que c'était lui qui tenait en mains le salut de l'Europe et qu'il n'y parviendrait *qu'en bravant Napoléon*. Que le peuple français était civilisé, alors que son souverain ne l'était pas. Que le souverain russe était civilisé, alors que son peuple ne l'était pas. Que donc le Seigneur de la Russie devait se faire l'allié du peuple français... Que le Rhin, les Alpes, les Pyrénées étaient la conquête de la France et que le reste, étant la conquête de Napoléon, la France n'y attachait pas d'importance... Et il donna au tsar le conseil de ne pas se laisser entraîner à une mesure de menace contre l'Autriche, et de n'assumer que les mêmes engagements que son chef.

On le voit bien : Talleyrand a trahi Napoléon à Erfurt ; c'est à son influence sur le tsar qu'il faut attribuer le fait que Napoléon doit quitter Erfurt sans avoir obtenu un résultat. Et il faut bien se dire que ces propos de Talleyrand ne furent pas construits par lui après coup, comme tant d'autres. Il y a une série de confirmations dans les Mémoires de l'époque qui certifient pleinement et en entier ces réflexions de Talleyrand. Ainsi, par exemple, un mot de Metternich, dans un mémoire du 4 décembre 1808 : « Nous voilà enfin arrivés à un point où même des alliés paraissent s'offrir dans l'intérieur de l'Empire français, et cela non pas des intrigants de basse envergure, mais des hommes qui sont à même de représenter la nation nous demandent notre appui. »

A Paris, les propos méchants que Talleyrand tient, relativement à l'expédition espagnole, font le tour de la société, — l'empereur a pris lui-même le commandement en chef en Espagne. Un exemple :

« On s'empare des couronnes, mais on ne les escamote pas » ; ou bien : « Rien de plus simple et peut-être rien de plus nécessaire pour le solide établissement de la dynastie napoléonienne, que de chasser d'Espagne la Maison des Bourbons. *Mais à quoi bon tant de ruse, tant de perfidie, tant de tours de force ?* Pourquoi ne pas simplement déclarer la guerre, ce pour quoi il n'eût pas manqué de motifs ? Dans une guerre pareille la nation espagnole serait sûrement restée neutre. Sans le moindre regret de voir tomber une dynastie usée, et, grisés par la réputation de Napoléon, le passage, après une faible résistance de la part de l'armée régulière, à la dynastie napoléonienne se serait effectué avec joie... » ; ou bien encore : « L'infortuné empereur met toute sa situation en jeu par cette entreprise contre une volonté nationale. Une faute irréparable. »

Talleyrand poursuit sa trahison par les démarches suivantes : Il se sert de Nesselrode, adjoint à l'ambassade russe *pour emploi particulier de Talleyrand*, afin d'informer le tsar des différentes intentions de Napoléon (10). Dans son autobiographie, Nesselrode avoue lui-même que « c'était par Talleyrand qui travaillait *en secret* à la chute de Napoléon, qu'il avait appris le plus de nouvelles » (F. M. Kircheisen, p. 223). Les noms d'emprunt dont il se sert pour ses rapports sont les suivants : Cousin Henry ; Ta. Anna Iwanowna ; notre libraire ; le beau Léandre, etc... Une seconde voie pour arriver jusqu'au tsar, depuis Erfurt passe par la famille : *Le Tsar donna en mariage au neveu de Talleyrand la fille de l'Electrice de Courlande, qui était parente du Tsar.* (Talleyrand eut du reste une liaison avec la mère et avec la fille). Par l'Electrice, Talleyrand eut un moyen direct de correspondance avec le Tsar, *une relation dont Napoléon était informé* (au commencement de la campagne de Russie il fait expulser de Paris la vicomtesse de Laval, secrétaire de ce groupe), et — nous voici de nouveau en face d'une énigme — contre laquelle il n'entreprend rien.

Pendant la campagne de Russie, Talleyrand se réconcilie avec Fouché, son adversaire, c'est-à-dire qu'il conclut avec lui un pacte pour le cas de la chute de Napoléon, sur laquelle ils spéculent tous

(10) Vu la cupidité de Talleyrand, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait tâché de capitaliser aussi ces nouvelles. Dans les archives de la cour de Russie se trouve une lettre de Talleyrand, datée de l'année 1810, où il demande au Tsar la somme de un million et demi.

deux ouvertement ; on les voit bras, dessus, bras dessous, à une fête. Mme Lætitia, mère de l'empereur, en avertit Napoléon, *qui se rend immédiatement compte de l'importance de cet événement*, et qui part de Valladolid le 17 janvier 1809, pour arriver à Versailles le 23 au matin. Le 26 janvier 1809 on en vient aux « grands règlements des comptes » avec Talleyrand :

« Pour ce règlement de comptes avec Talleyrand, l'empereur avait convoqué un tout grand apparat, pour que la célèbre scène du 28 janvier se passât devant un public qui se composait, en dehors de Talleyrand, de deux grands dignitaires de l'Empire et de deux ministres, sans compter les spectateurs bénévoles et non bénévoles, car l'empereur, au cours d'une scène, criait si fort qu'on pouvait l'entendre dans les appartements contigus. Ce ne fut pas de l'entendre crier qui étonnait l'auditoire, car on était habitué à ces invectives que l'empereur ne contrôlait pas. Mais que l'homme auquel s'adressaient ces invectives, adossé contre la cheminée, les acceptât sans sourciller, et qu'il ne prît la parole qu'une seule fois, Napoléon lui ayant posé une question directe, un tel sang-froid ne laisse pas de frapper même un homme aussi flegmatique que Fouché. Napoléon lui dit que ceux dont il avait fait ses dignitaires et ses ministres cessaient par cela d'être libres dans ce qu'ils pensaient et dans ce qu'ils exprimaient. Ils ne pouvaient être autre chose que les organes de sa pensée. Pour eux la trahison commençait au moment où ils doutaient, et la trahison s'achevait lorsque le doute atteignait au désaccord. Après ce préambule, l'empereur invectiva Talleyrand en le traitant *de voleur, de poltron, d'homme sans foi, ne croyant pas en Dieu*. Il lui dit que *sa vie entière n'avait été qu'une violation ininterrompue de ses devoirs, que rien ne lui était sacré, qu'il vendrait son propre père, qu'il avait trahi et trompé tout le monde*. Qu'il l'avait comblé de bienfaits et qu'il n'y avait rien dont Talleyrand ne fût capable contre lui. Que, depuis dix mois, croyant que les affaires de Napoléon allaient mal en Espagne, il disait à n'importe qui qu'il avait toujours été contre l'entreprise d'Espagne, alors que cela avait été Talleyrand qui lui en avait donné la première idée et qui l'y avait poussé sans cesse. Et que c'était la même chose pour le malheureux duc d'Enghien ; c'était également Talleyrand qui, en apprenant à l'empereur le séjour du duc, l'avait excité contre lui. Napoléon demanda à Talleyrand quelles étaient ses intentions et ce qu'il voulait. Qu'espérait-il ? Il mériterait que

l'empereur le brisât comme verre, et qu'il en avait bien le pouvoir, mais qu'il le méprisait trop pour se donner cette peine. Pourquoi ne l'avait-il pas fait pendre à la grille du Carousel, se demandait l'empereur, en ajoutant qu'il en était temps encore... Et il termina ses invectives par ce mot : « Merde en bas de soie ». Talleyrand ne rougit, ni ne pâlit ; son regard se fixa sur l'empereur sans sourciller, sans trembler. Ce que le général Lannes a dit en parlant de Metternich, que l'on ne remarquait pas à l'expression de sa figure, quand on lui donnait un coup de pied au derrière, aurait pu se dire à ce moment de Talleyrand. Mis en rage par ce calme, Napoléon porta un autre coup à Talleyrand en lui demandant *pourquoi il ne lui avait pas dit que le duc de San Carlos était l'amant de sa femme*.

La réponse de Talleyrand montre combien il savait se maîtriser, il répondit : « Sire, en effet, je n'avait pas pensé que ce rapport pût intéresser la gloire de Votre Majesté et la mienne. »

Pour sa sortie, le duc de Benevent trouva encore un mot : il dit que *c'était bien dommage qu'un si grand homme ait eu une si mauvaise éducation*.

Le soir du même jour, il est chez Mme de Laval, sa belle amie. Il lui raconte la scène dans tous ses détails. Quoi, lui demande-t-elle, il avait laissé dire tout cela sans se précipiter sur lui avec une chaise au bras ? Et Talleyrand de répondre qu'il y avait bien pensé, mais qu'il était trop paresseux pour cela. (Blei).

*Le Moniteur* du 30 janvier 1809 est en mesure d'annoncer que le duc de Benevent a été relevé de ses fonctions de grand chambellan, qu'il n'avait occupées que par intérim. Sur l'intervention d'Hortense (fille de Joséphine, avec laquelle, d'après Fouché, Napoléon aurait eu une liaison), l'empereur dit *qu'il ne lui voulait pas de mal*, mais qu'il ne désirait plus le voir se mêler de ses affaires. Et cinq semaines plus tard, Napoléon déclara à Rœderer qu'il ne lui voulait pas de mal, *qu'il lui laissait ses places, que lui-même avait pour lui les mêmes sentiments qu'auparavant*, mais qu'il lui avait retiré le droit d'entrer à toute heure dans son cabinet. Que plus jamais il n'aurait, ni ne devrait avoir un entretien particulier avec lui, qu'il ne pourrait plus dire qu'il lui avait conseillé ou déconseillé quoi que ce soit. Quatre ans plus tard, l'empereur disait qu'il était convaincu que la coopération de l'Espagne et du Portugal contre l'Angleterre, et même l'occupation partielle de ces Etats par ses troupes, étaient le seul moyen de contraindre le cabinet anglais à faire la paix.



Talleyrand fit des négociations en ce sens, quoiqu'il n'eût pas le portefeuille du ministre. Quand plus tard il se vit déçu dans ses espérances, aussi bien que dans l'influence qu'il avait espéré tirer de ses négociations, et lorsqu'il s'aperçut que Napoléon pouvait se passer de lui, il se crut dupé. Il chercha à se justifier et se fit l'interprète des mécontents. Il avait oublié que c'était lui qui avait eu l'idée de destituer les Bourbons d'Espagne, comme auparavant ceux de Naples (11). Et Napoléon d'ajouter *qu'il était loin de lui en faire un reproche, que Talleyrand avait un juste jugement sur les faits et qu'il avait été le ministre le plus capable qu'il ait eu.*

Il est vrai que Napoléon était dans l'erreur quand il croyait que Talleyrand était livré à la grâce ou à la disgrâce de l'empereur. Que l'on se souvienne, par exemple, de la naïveté avec laquelle l'empereur, à cette même époque, disait que *Talleyrand avait été un de ceux qui avaient le plus contribué à établir sa dynastie*, qu'il avait beaucoup trop d'intérêt à la conserver, qu'il était trop habile, trop prévoyant, pour ne pas conseiller tout ce qui pouvait la conserver, et ce qui garantissait le repos de la France..., qu'il était de ces nombreuses gens avec lesquelles il fallait toujours avoir la chance. Et du temps du Consulat, Napoléon fit preuve de cette même naïveté quand il dit à Cambacérès que Talleyrand possédait beaucoup de ce qu'il fallait pour les négoce : esprit du monde, la connaissance des cours d'Europe, de la finesse pour n'en pas dire plus, l'impassibilité du visage que rien ne savait altérer, et finalement un grand nom ; Napoléon disait qu'il savait bien que *c'était son inconduite qui faisait qu'il était du parti de la Révolution, comme jacobin et comme déserteur de son rang, c'était son intérêt qui était la garantie de Napoléon.*

Or, Napoléon n'était pas naïf d'habitude ; nous aurons à démontrer que des motifs inconscients le poussèrent à mal comprendre Talleyrand et qu'il le traita de façon si déraisonnable. « Il y avait — dit Blei — (après la grande scène) tout de même quelque chose qui ressemblait à une réconciliation ; mais tout le monde savait que cette réconciliation n'était qu'apparente. Il n'y aura jamais de raccommodement complet et sincère entre ces deux

(11) Pasquier note en 1803 la réflexion suivante de Talleyrand : « En Europe il n'existait que deux grandes familles, la maison des Bourbons et la maison des Habsbourg. Il faut épouser l'une et anéantir l'autre ».

hommes, dit Nesselrode, dans son rapport envoyé à Saint-Pétersbourg... L'empereur dit à Cadore que celui-ci avait stipulé cent millions d'indemnité pour la France et qu'il savait que tout serait livré au trésor. Et il ajouta que du temps de Talleyrand on n'en aurait même pas eu soixante, et, de ces soixante millions, dix seraient allés dans la poche de Talleyrand, mais que l'affaire eût été réglée en deux semaines, que Cadore devait s'en occuper. Du reste, Talleyrand continue, comme par le passé, à féliciter Napoléon de ses victoires, il regrette qu'il soit absent de Paris, il est consterné en apprenant que l'empereur a été blessé à Ratisbonne, et l'empereur lui fait des reproches de ce que Talleyrand soit allé voir sa vieille amie, la duchesse de Chevreuse, tombée en disgrâce auprès de l'empereur ; mais il envoie ses salutations à ses amies du jour, Mme de Laval et la duchesse de Luynes, sans oublier la *duchesse de Courlande* (12) et sa fille Dorothée, laquelle, en 1808, avait épousé le neveu de Talleyrand, Edmond de Talleyrand. *Ensuite il lui achète pour un million et demi l'hôtel de la rue de Varennes*, mais cela ne se fit qu'en janvier 1812, après deux années bien difficiles pour les finances de Talleyrand ; années remplies de tentatives aussi risquées qu'inutiles pour se rendre maître de ces difficultés. Dans ses grandes affaires d'argent il faisait comme au whist, auquel il jouait tous les soirs à un demi-louis ou à un louis entier la partie : quand il était en perte, il trouvait cela « injuste », et alors il trichait. Voilà du moins ce qu'on disait à Londres : « En homme ruiné, comme il disait, il demeura encore deux ans à l'hôtel de la rue de Varennes, locataire impérial, qui ne payait pas de loyer... » (Blei.)

Par la voie de son service d'informations — Nesselrode et la duchesse de Courlande — Talleyrand, en 1809, avertit le Tsar que Napoléon méditait une guerre contre la Russie, qui éclaterait à peu près en avril 1812 (la date même est exacte), et il donne le conseil de conclure un accord entre la Russie et l'Angleterre, l'Autriche et la Turquie. « Talleyrand s'entourait d'un *harem* de femmes d'un certain âge. Rien ne semble captiver Talleyrand plus que la vieillesse, car toutes ses amours sont des antiquités », dit Laly Yarmouth, mais ces antiquités avaient, pour parler comme Blei, des fonctions plus importantes « que d'être simplement mondaines ou

(12) Ici encore nous retrouvons cette étrange naïveté de Napoléon. La duchesse de Courlande était l'intermédiaire de Talleyrand auprès du Tsar.

amoureuses : elles forment son « *officine russe* ». « La duchesse de Courlande écrivait au Tsar ce que Talleyrand jugeait d'importance qu'il apprît, non sans qu'auparavant Nesselrode et Tschernytschew y eussent posé les points sur les *i*. En outre, elle tenait la grande duchesse de Weimar, donc la *Prusse*, au courant des rapports entre le Tsar et Talleyrand. Et la vicomtesse de Laval établissait des copies exactes de la correspondance ducale. Talleyrand sut, deux années d'avance, quand la campagne de l'empereur de Russie commencerait et qu'elle se ferait, campagne qui, comme il disait, serait le commencement de la fin. Il ne fit rien pour empêcher cette fin, *il fit bien des choses pour l'accélérer*, et tout pour s'y préparer. Son officine russe fonctionnait si bien que cela ne changea en rien cette organisation lorsque, au commencement de la campagne de Russie, une partie du sérail quitta Paris... *Il est très peu vraisemblable que Napoléon n'ait pas été très exactement informé, par son excellente police, du genre des rapports existant entre Talleyrand et le Tsar.* Ce qui en est la preuve, c'est non seulement le fait que, peu avant la campagne, il ait fait expulser Mme de Laval, secrétaire de l'officine de Talleyrand, mais aussi qu'il ait pensé faire arrêter Talleyrand (13). Pourquoi la chose ne se fit-elle pas ? car un motif légal manquant n'eût pas été pour Napoléon un obstacle. »

Plusieurs biographes se sont demandé pourquoi Napoléon ne se débarrassa pas de Talleyrand, et pourquoi *Napoléon toléra que Talleyrand préparât la trahison, et toléra cette trahison même*. Par exemple : Emile Ludwig, dans son *Napoléon*, page 314, etc., admet la vérité du passage tant contesté des Mémoires de Talleyrand, d'après lequel Talleyrand aurait dit après Bayonne, à l'empereur, la phrase suivante :

« ... Je lui répondis, mais avec calme, que je ne voyais pas les choses sous le même aspect que lui, et que je croyais qu'il avait plus perdu que gagné par les événements de Bayonne.

— Qu'entendez-vous par là ? répliqua Napoléon.

— Mon Dieu, repris-je, c'est tout simple, et je vous le montrerai par un exemple. Qu'un homme dans le monde y fasse des folies, qu'il ait des maîtresses, qu'il se conduise mal envers sa femme, qu'il ait même des torts graves envers ses amis, on le blâmera sans doute ; mais s'il est riche,

(13) A un Conseil de la couronne, tenu avant la campagne de Russie, on pensa à arrêter Talleyrand et Fouché. Le fait est confirmé par plusieurs attestations, et Fouché fait mention de cet épisode dans ses *Mémoires*.

puissant, habile, il pourra rencontrer encore les indulgences de la société. Que cet homme triche au jeu, il est immédiatement banni de la bonne compagnie qui ne lui pardonnera jamais.

» L'empereur pâlit, resta embarrassé, et ne me parla plus ce jour-là. » (TALLEYRAND, I, p. 385.)

« *Mais pourquoi ne le chasse-t-il pas ? Pourquoi ne l'envoie-t-il pas en exil, aux Indes ? Lui, Napoléon, fustigé moralement par quelqu'un de la vieille noblesse... Et cependant il le garde près de lui ! Talleyrand aurait-il menti ? Il est le seul qui me comprenne.* » Voilà une remarque que Napoléon a faite plus d'une fois, en parlant de Talleyrand. (Ludwig.)

Un autre biographe, F. Wencker-Wildberg (*Napoléon, Mémoires de sa vie*, en 14 volumes, tome VI, page 230), après avoir décrit la grande scène de 1809 (« ... vous êtes un voleur, un poltron, etc. »), s'exprime ainsi :

« Et cependant cet homme si indignement traité, est resté à la cour, il a conservé son rang parmi les plus hauts dignitaires de l'empire. Bien qu'il fût plus éloigné de la personne de Napoléon, il n'était pourtant pas tout à fait étranger aux affaires de l'Etat, et lors d'un incident de la plus haute importance, il ne tarda pas à être de nouveau rappelé comme conseiller de son souverain. *Ne fallait-il pas que Napoléon, en le traitant avec un tel dédain, sentit qu'il se faisait de Talleyrand un ennemi implacable ; pourquoi n'a-t-il pas achevé de l'anéantir ?* La seule explication d'une pareille inconséquence est que Napoléon avait une confiance exaltée en sa force, en sa chance, peut-être aussi que Napoléon avait trop de mépris pour une créature qu'il avait foulée aux pieds. »

Comme troisième exemple *d'une rationalisation de faits inconscients*, citons l'avis du plus habile des biographes de Talleyrand, de Franz Blei. Lui, croit que Napoléon n'aurait pas fait arrêter Talleyrand (avant son départ pour la Grande Armée contre la Russie) parce que, par erreur, il « s'expliquait l'attitude de Talleyrand par un effet de dépit personnel, lequel dépit Napoléon aurait été bien à même de faire disparaître, comme il l'avait fait naître ». *Mais d'où vient cette erreur de Napoléon ?* Là-dessus Blei ne donne pas de réponse. Et si Napoléon se trompait en croyant pouvoir réconcilier Talleyrand en lui donnant une position, comment se fait-il qu'il n'ait pas reconnu son erreur, lorsque Talleyrand, juste avant le départ de l'empereur pour la Grande Armée, refusa d'accepter le poste d'ambassadeur à Varsovie (en cas d'une victoire ce poste était de la plus haute importance) et resta à Paris ? Blei dit

encore : « Et l'empereur apprit que le plan confidentiel n'était pas un secret pour Talleyrand : à Vienne il spéculait déjà sur une hausse des emprunts officiels qui ne manquerait pas de se produire dès que l'intégrité de la Galicie serait connue ; en outre, il faisait de la propagande pour la candidature de la duchesse de Courlande au trône de Pologne. » Une énigme de plus : *Napoléon n'ignore donc pas que Talleyrand n'est plus à captiver. Napoléon connaît les perfidies de Talleyrand, il sait combien ce Talleyrand est dangereux, pourquoi n'entreprend-il rien contre lui ?*

Une autre question : *D'où vient l'absurde surestimation de Napoléon à l'égard de Talleyrand, dont plusieurs exemples font foi ?* Ainsi Napoléon dit à Caulaincourt que Talleyrand lui avait manqué à Varsovie, « et que, grâce à l'incapacité de l'abbé de Pradt, qu'une intrigue lui avait imposé à la place de Talleyrand, il avait perdu aussi bien la campagne de Russie que la Pologne, ce qui ne lui serait jamais arrivé avec Talleyrand. » (Blei; p. 207.)

Le prince de Talleyrand ne comprend rien lui-même à cet attachement de Napoléon. Dans ses Mémoires, il dit expressément *qu'il trouvait étrange que, juste à une époque où Napoléon se méfiait le plus de lui, il l'eût fait toujours de nouveau appeler auprès de lui.* Ainsi, en décembre 1813, *il l'engagea à reprendre le portefeuille des affaires étrangères, ce que Talleyrand refusa carrément* (14), dans la ferme conviction que jamais on ne trouverait la voie juste pour s'entendre sur le moyen de sortir du labyrinthe où Napoléon s'était enfermé grâce à « ses folies ». Quelques semaines plus tard, en janvier 1814, avant son départ pour l'armée, après avoir parcouru les dépêches de Caulaincourt concernant le progrès des négociations de Châtillon, Napoléon s'écrie : « *Ah, si Talleyrand y était, il saurait bien le tirer d'affaire !* »

(14) Talleyrand aurait répondu qu'il ne connaissait point les affaires de Napoléon, ce à quoi l'empereur aurait répliqué en criant, qu'il les connaissait, mais qu'il voulait le trahir (BLEI, page 208). Dans une lettre à la duchesse de Courlande, Talleyrand parle d'efforts analogues de la part de l'empereur. Il parle dans cette lettre de la politesse officielle de Napoléon, politesse un peu froide. Et il ajoute que, quand tout le monde était parti, on l'avait rappelé et qu'alors la conversation était devenue pressante, que de son côté Talleyrand avait opposé le même refus. *Conditions inacceptables.* Que cela avait fini sans humeur, que l'empereur lui avait demandé le secret. Il nomme étranges les conditions stipulées par Napoléon, *il devait renoncer à la dignité et aux revenus du Vice-Grand-Électeur.* Talleyrand ajoute que si l'empereur avait confiance en lui, il ne devrait pas le dégrader. Et que s'il n'avait pas confiance en lui, pourquoi a-t-il besoin de lui ? Au duc de Savary le prince disait que ce n'était pas l'affaire de tout le monde de se faire enterrer sous des débris (BLEI, p. 216).

Cette attitude ambivalente se manifeste de nouveau après le retour de Napoléon de la bataille de Leipzig, lorsque Napoléon dit à Talleyrand, en lui demandant ce qu'il était venu faire ici, qu'il savait bien que, qu'en cas d'échec Talleyrand aurait espéré devenir chef d'un Conseil de Régence. Il lui dit de prendre garde, que l'on ne gagnait rien en spéculant contre son pouvoir ; il lui déclara que, s'il tombait dangereusement malade, Talleyrand mourrait avant lui. La réponse polie du parfait courtisan Talleyrand fut la suivante : « Sire, il n'est nullement besoin de pareils avertissements pour que j'adresse au ciel mes vœux ardents pour la conservation de la vie de Votre Majesté. » (Blei, p. 211.)

En 1813, en vue de reprendre les relations avec les Bourbons, Talleyrand s'était adressé à Hartwell, son oncle, archevêque de Reims, qui vivait en exil avec Louis XVIII. Cette correspondance fut interceptée par la police impériale. Comme déjà, si souvent, il y eut scène violente : Napoléon disait qu'il connaissait son homme, qu'il savait ce dont il était capable ; mais qu'il le punirait comme il le méritait. Talleyrand, de son côté, savait par expérience ce qu'il fallait penser de ces éclats de fureur de l'empereur. En quittant le cabinet, il dit aux personnes qui l'attendaient dans l'antichambre que l'empereur était charmant aujourd'hui. *Il ne fut ni puni, ni exilé dans ses propriétés.* L'empereur se laissa apaiser par Cambacérès, Savary et Berthier. Lorsque le grand juge Molé dit à l'empereur que l'on croyait que seul Talleyrand saurait négocier la paix, l'empereur l'interrompit en disant que Talleyrand devait son autorité en partie au hasard qui, plus que son mérite, lui avait fait négocier et signer plusieurs traités de paix. Il jurait que, en réalité, il ne saurait affirmer s'il lui avait été d'un grand secours ou si par ses expédients il lui avait montré ce qui révèle un esprit véritablement ingénieux et une habileté profonde. Il n'était même pas de l'avis de Molé qui trouvait que Talleyrand avait de l'esprit, et même un grand esprit. Il suffisait d'observer sa manière de vivre. Grâce à sa naissance et à son rang, il était un des premiers personnages de la noblesse et du clergé, mais il avait de toutes ses forces contribué à la chute de la noblesse aussi bien qu'à celle du clergé. Revenu d'Amérique, après la Terreur, il avait mis le point final à sa dégradation *en s'attachant aux yeux de tous à une vieille catin sans esprit.* Napoléon avait voulu, au moment du Concordat, le tirer malgré lui de cette boue, en demandant au pape le chapeau de cardinal

pour Talleyrand, et il s'en était fallu de peu que cette prière n'eût été exaucée. Mais Talleyrand ne voulait jamais laisser faire l'empereur, et il avait *épousé sa maîtresse ridicule au grand scandale de toute l'Europe*, et encore il savait que jamais il n'aurait d'enfants avec elle. Il était, au su et au vu du monde entier, *l'homme qui avait le plus volé, il ne possédait pas un sou, Napoléon était forcé de l'entretenir sur sa cassette particulière, et justement à ce moment, de payer ses dettes*. Là-dessus Molé dit que cependant l'empereur devrait bien admettre que la conversation de Talleyrand était pleine de grâce, de charme et de coquetterie. Et Napoléon de répondre que c'était son triomphe, et qu'il le savait bien.

Blei écrit :

« Malgré toute l'acuité et toute la justesse de son jugement, l'empereur était subjugué par ce qu'il ne possédait pas et que pour cela il admirait d'autant plus ; le charme de Talleyrand n'était en grande partie que la culture de l'ancien régime... Talleyrand, grâce à ce charme, avait réussi en toutes circonstances à transformer à la table des négociations les défaites de son Chef en victoires apparentes. Il se pouvait que *Napoléon succombât parfois à la superstition*, malgré sa grande méfiance, à cette superstition que Napoléon superposait à la foi et, quand il était de bonne humeur, à la reconnaissance de la grande habileté de Talleyrand. »

Dans ses Mémoires, Talleyrand se défend d'avoir trahi Napoléon, ou d'avoir conspiré contre lui, et il fait une réflexion bien juste, c'est que jamais un conspirateur ne fut plus dangereux pour Napoléon que lui-même. Bien entendu, cette grimace d'innocence est chez Talleyrand un leurre, mais il faut le croire quand il dit que jusqu'au dernier moment il eût été dans les moyens de Napoléon de sauver la couronne. L'attitude de Napoléon, absolument insensée avant sa chute (nous en reparlerons), attitude incompréhensible sans la connaissance des motifs inconscients qui sont à sa base, eut pour effet de l'empêcher de profiter des possibilités, qui s'offraient à lui, de maintenir la paix à Francfort, à Prague, et peut-être même encore à Châtillon (15).

A la dernière minute, Napoléon se rappelle que Talleyrand pour-

(15) Dans ses *Mémoires* Talleyrand dit que Napoléon avait été le seul conspirateur contre lui-même, et qu'il serait à même de prouver la parfaite justesse de ce fait ; car jusqu'au dernier moment le salut était entièrement entre les mains de l'empereur. Il pouvait, comme déjà dit, affermir son pouvoir et cela de façon durable, non seulement en 1812 par la conclusion d'une paix générale, mais encore en 1813, il aurait obtenu à Prague des conditions qui, sans être aussi brillantes, que celles de 1812, paraissaient tout de même encore accep-

rait être un péril pour lui, il donne des avertissements contre lui, il donne même l'ordre non confirmé de s'assurer de lui et écrit à son frère Joseph, président du Conseil de la Régence, que si Talleyrand était d'avis de laisser l'impératrice en tout cas à Paris, c'était une *trahison* masquée. Qu'il ne fallait pas s'y fier. (« Je vous répète : Méfiez-vous de cet homme ! »). Depuis seize ans Napoléon le fréquentait, mais assurément il était le plus grand ennemi de leur maison, depuis que le bonheur l'avait déserté. Qu'il prenne son conseil à cœur, qu'il s'y entendait mieux que les jeunes gens.

Joseph laisse Talleyrand tranquille, ce qui n'est guère étonnant, car Joseph est un homme sans énergie, qui, à Naples et en Espagne, s'était montré absolument au-dessous de sa tâche, ce dont Napoléon se rend parfaitement compte.

Bientôt après, Talleyrand devient chef du gouvernement royaliste de Louis XVIII.

L'empereur, parlant à Caulaincourt, dit (ses dernières paroles à l'adresse de Talleyrand) qu'il succombait à la trahison, que Talleyrand était un brigand tout comme Marmont, qu'il avait trahi la religion, Louis XVI, la Constituante et le Directoire. Il se demandait *pourquoi il ne l'avait pas fait fusiller*. Qu'il était révolutionnaire, tout en étant un renégat de la Révolution. Qu'au fond Talleyrand l'avait très bien servi, tant qu'il avait été à son service. Que peut-être Napoléon s'était brouillé avec Talleyrand un peu à la légère et que celui-ci l'avait traité en conséquence. Peut-être avait-il été tenté de se venger. Un esprit aussi astucieux que le sien ne devait pas manquer de prévoir la venue des Bourbons et de se dire que ceux-ci seuls sauraient assurer sa vengeance. Ainsi il était allé de l'avant, ce qui était clair et simple. Napoléon disait *qu'il avait commis une grosse erreur* ; l'ayant amené à ce degré de mécontentement, où il en était maintenant, *il aurait dû, ou faire enfermer Talleyrand, ou le garder constamment à ses côtés*.

Mais Napoléon ne s'est servi d'aucune des trois possibilités : le faire *fusiller*, *l'enfermer*, ou le *captiver*. Nous avons entendu Napoléon lui-même se poser la question, qui est le centre de notre problème : « *Pourquoi ne l'a-t-il pas fait fusiller ?* »

tables. Et au congrès de Chatillon, encore si Napoléon avait su céder en temps utile, on eût pu obtenir encore une conclusion de paix avantageuse, non seulement pour la France si durement éprouvée, mais aussi pour l'empereur même, peut-être même avec l'espoir d'autres gloires à conquérir. La terreur qui animait tous les cabinets les faisait continuer à négocier avec le tyran.



Pendant les Cent Jours, le nom de Talleyrand ne figurait pas sur la liste des amnistiés que Napoléon avait fait publier à Lyon. Tous ses biens en France furent séquestrés. En même temps, l'empereur délégua Montroud, ancien confident de Talleyrand à Vienne, chez le prince, pour l'attirer de son côté. Ce fut en vain. Talleyrand devint premier ministre, aussi sous la seconde Restauration. Après Waterloo, Talleyrand écrivait à une amie que Napoléon était à Cherbourg, où il allait s'embarquer. Il espérait que les Anglais s'empareraient de lui ; il disait qu'il emportait beaucoup d'argent, et que l'on disait qu'il partait pour l'Amérique. Il ajoutait que *Napoléon finissait sa carrière* comme il l'avait mérité, *dans un cloaque de sang*.

Et lorsque Napoléon meurt, et qu'une des amies de Talleyrand s'écrie : « Quel événement ! », celui-ci la corrige, disant : « Une nouvelle, Madame, mais non un événement ». Ce qui n'empêche que quelques années plus tard, Talleyrand déclarait dans ses Mémoires avoir aimé Napoléon. Ainsi l'attitude de Talleyrand à l'égard de Napoléon fut tout aussi ambivalente que celle de Napoléon envers Talleyrand.

\*  
\*\*

La question que Napoléon se posa lui-même, pourquoi il n'avait pas fait fusiller Talleyrand, on ne peut y répondre qu'après avoir compris la structure inconsciente de Napoléon.

Je me réfère ici à un travail psychanalytique de Ludwig Jekels (« Le tournant décisif de la vie de Napoléon », paru dans *Imago* en 1914), et qui a été l'une des études les plus belles, les plus approfondies et les plus convaincantes qu'ait donné la psychanalyse appliquée à la biographie. Jekels traite de la « Période Corse » de Napoléon. Il est impossible de résumer en peu de mots tout le sujet de ce travail de 68 pages ; pour les détails il faut s'en référer au texte.

L'idée maîtresse en est la suivante : *Dans sa jeunesse Napoléon était un patriote corse enthousiaste et un ennemi tout aussi acharné des Français*. Il vénérât Paoli, le chef du mouvement libérateur de la Corse, en qui il voyait un être sublime. Et tout à coup Napoléon se détourne de Paoli, l'accuse de trahison ; l'ennemi juré des Français devient fervent Français lui-même. Ajoutons que le fait de la rupture avec Paoli ne se bornait pas à une banale brouille de

famille, mais elle fut « le moment psychologique où naquit le Napoléon et où se forma le Napoléon tel que nous le connaissons, par l'histoire, celui qui, durant vingt ans, a tenu le monde en haleine et qui l'a jeté dans le trouble et la terreur ». La question posée par Jekels n'a pas trouvé plus de réponse auprès des biographes de métier que celle que nous posons ici. Quels furent les motifs de ce changement ?

Déjà, à l'âge de neuf ans, Napoléon fait à son père (qui, à l'origine, avait combattu avec Paoli contre la France, qui ensuite, après la défaite de Paoli, s'était acoquiné à l'administration française sous le *gouverneur Marbeuf*) un reproche de son attitude : « Paoli était un grand homme, il aimait son pays, et jamais je ne pardonnerai à mon père, qui était son adjudant, d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France. Il aurait dû suivre sa fortune et succomber avec lui... » (D'après Coston.) Le reproche « il a concouru à la réunion » est adressé quinze ans plus tard à Paoli qui s'était allié à l'Angleterre contre la France, et cela dans un sens contraire : « Il la soustrait à la réunion ». Le consul disait à son professeur d'histoire, de l'Eguille, que de toutes ses leçons c'était celle de la trahison du Connétable de Bourbon qui lui avait fait la plus grande impression. Mais qu'il avait eu tort de lire à Napoléon que le plus grand crime de celui-ci avait été d'avoir fait la guerre à son roi ; que son véritable crime avait été d'être parti pour attaquer la patrie avec les étrangers. Le conflit avec Paoli peut ainsi se réduire à deux formules :

« Attaquer la patrie avec les étrangers » ;

« Il a concouru à la réunion de la Corse à la France ».

En d'autres termes : quelle est, dans les propos susdits, la signification du mot patrie (respectivement la Corse) et France (respectivement les étrangers) ? D'après le matériel clinique trouvé dans notre psychanalyse, il faut admettre que la patrie est une représentation de la mère, et que l'amour de la patrie signifie pour ainsi dire l'amour de la mère. Cette équivalence : Patrie-mère, était connue des anciens, car nous lisons dans Hérodote (traduit par Lange, 2<sup>e</sup> partie, livre VI, erato 107) : « Cependant Hippias, fils de Pisistrate, avait conduit les barbares à Marathon, décidé par une vision qui, la nuit précédente, l'était venu troubler pendant son sommeil. Il lui avait semblé qu'il partageait le lit de sa mère, et de ce songe il avait conclu qu'il rentrerait dans Athènes, qui recouvre-

rait sa souveraineté, qu'enfin il atteindrait la vieillesse en sa propre demeure. » (Traduction Gignet.)

Il y a d'autres preuves, que la *représentation de la patrie a la même valeur et la même origine affective que l'image de la terre* dont le sens maternel est déjà devenu un lieu commun pour les psychanalystes ; Suétone raconte que Jules César étant troublé par un rêve qu'il venait d'avoir, — il avait rêvé qu'il couchait avec sa mère, — les interprètes des songes l'avaient encouragé aux plus grandes espérances, car ils interprétaient ce rêve comme un présage de sa domination sur l'univers, la *mère*, qu'il avait vue couchée sous lui, n'étant personne d'autre que la terre, la mère de tout et de tous. » En outre, l'oracle bien connu de Tarquin parle dans le même sens. Chez Tite-Live I, LXI, nous lisons : « Le règne sur Rome écherra à celui qui *le premier baisera la mère (osculum matri tulerit)* », ce que Brutus interprétait comme une allusion à la *terre mère (terrum osculo contigit, scilicet, quod ea communis mater omnium mortalium esset)*. Dans les écrits de Napoléon datant des années de la puberté (il y en a toute une série) les mots de patrie et de mère sont souvent équivalents. Par exemple dans « Sur l'amour et la patrie » il dit, en parlant du fils de Cimone : « Athènes est à lui *toujours mère et patrie* ». Ou dans son « Discours de Lyon » : « C'est le sentiment qui réunit *le fils à la mère, le citoyen à la patrie* ».

Dans une lettre que Napoléon écrit à Buttafuoco, il dit :

« Eh quoi ! fils de cette même *patrie*, ne sentites-vous jamais rien pour elle ? Eh quoi ? votre cœur fut-il donc sans mouvement à la vue des rochers, des arbres, des maisons, des sites... théâtres des jeux de votre enfance ? *Arrivé au monde, elle vous porta dans son sein*, elle vous nourrit de ses fruits ; arrivé à l'âge de raison, elle mit en vous son espoir, elle vous honora de sa confiance. Elle vous dit : *mon fils*, vous voyez l'état de ma misère... »

Cinq jours après sa première aventure sexuelle, dont Napoléon parle dans la « Rencontre au Palais-Royal » avec force détails (il pousse la naïveté jusqu'à demander à la prostituée ce qu'ils feraient bien tous deux dans la chambre de Napoléon) :

LA FILLE : Venez, allons chez vous, monsieur.

NAPOLÉON : Et qu'est-ce que vous y ferez ?

LA FILLE : Eh bien, nous nous chaufferons, et vous...

Napoléon écrit un monologue sur l'amour de la patrie, monologue

à une dame qui n'est pas nommée. Napoléon aurait-il été assez naïf pour désigner, sous le voile de l'anonymat, la belle du Palais-Royal ? Voilà ce que demande G. Kircheisen, une biographe certainement non contaminée par la psychoanalyse. Et elle répond à la question en disant : « Ce serait bien possible ».

*Tout cela nous révèle la forte fixation de Napoléon à sa mère.* Dans le conscient, cette tendresse se manifeste surtout par une tendresse exaltée. « Sa première pensée est pour elle », dit Masson, le biographe de Napoléon. Et cette influence de la fixation à la mère se manifeste ouvertement dans la vie amoureuse de Napoléon : il ne peut aimer, ni se marier, sans rechercher autant que possible une image de la mère. La « condition de la femme d'un certain âge » joue un rôle décisif dans la vie amoureuse de Napoléon. Ainsi, après que ses projets de mariage avec Désirée-Eugénie Clary, sœur de sa belle-sœur, eussent échoué, et cela probablement pour cette même raison, il demande la main de plusieurs femmes d'un certain âge : de Mme Permon, veuve avec deux enfants et amie de sa mère, ensuite de Mme de la Boucharderie, également beaucoup plus âgée, pour s'éprendre un an plus tard de Joséphine de Beauharnais, que, malgré sa mauvaise réputation, malgré ses deux enfants, et malgré son âge (elle avait neuf ans de plus que lui), il finit par épouser sans autres scrupules.

Il nous faut maintenant rechercher l'élément primordial de la valeur affective de l'élément « France », ou plutôt « étranger », et réduire celui-ci également à ses racines concrètes ; autrement dit : *il doit y avoir eu quelque « Français » que le petit Napoléon soupçonnait d'union avec sa mère avec la complicité de son père, ou, pour le dire sans voiles, duquel il supposait qu'il entretenait des relations sexuelles avec sa mère.*

Cet homme était le comte Louis-Charles-René de Marbeuf, gouverneur de la Corse et lieutenant général des troupes françaises d'occupation. Le gouverneur s'intéressa beaucoup à la famille Bonaparte, il procura une situation au père de Napoléon ; plusieurs des frères de Napoléon et lui-même obtinrent des bourses dans les écoles impériales, le gouverneur obligea son frère, évêque d'Autun (plus tard archevêque de Lyon), à donner son appui à cette famille. Cette protection du gouverneur fut l'origine des bruits qui accusaient Læticia d'avoir eu des relations sexuelles avec Marbeuf (16),

(16) La protestation de morale indignée des biographes de Napoléon (par

et il importe peu, en ce qui touche à l'effet inconscient de ces bruits sur Napoléon, de savoir si ces relations étaient réelles ou non. On peut admettre, que le petit Napoléon avait, tout comme les autres, des éléments suffisants de créance à une liaison de sa mère avec Marbeuf, *liaison tolérée, sinon encouragée par son père*, que du moins il eut des raisons pour se forger un fantasme qui, nous le savons, a toute la valeur d'un fait réel. Et que ce fût réellement le cas, que tel fût le véritable sens du reproche adressé à son père : « d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France », et que Marbeuf fut pour Napoléon aussi une figure paternelle, voilà qui est clairement prouvé par un propos que tint Napoléon lorsqu'il revint passer son premier congé en Corse après une absence de huit ans : « *Il ne manqua à mon bonheur que deux hommes chéris : mon père et le comte de Marbeuf, que nous avons perdu le vingt septembre (cinq jours avant l'arrivée de Napoléon) et que ma famille regretta longtemps* ». Par le rapprochement de Marbeuf et du père nous voyons que le reproche adressé au connétable de Bourbon correspond pleinement au reproche adressé au père. Et ainsi nous nous expliquons le passage connu de l'ouvrage *Sur le suicide* où il parle de se tuer, « parce que ses compatriotes chargés de chaînes baisent en tremblant la main qui les opprime », dans lequel Napoléon s'écrie : « Français ! *non contents de nous avoir ravi tout ce que nous chérissions, vous avez encore corrompu nos mœurs* »...

Une conséquence de ces fantasmes sexuels de Napoléon fut évidemment que, dans sa vie sexuelle, l'idée de l'adultère reçut un si puissant investissement que l'adultère lui semblait une faute, un délit des plus graves. Et ce fantasme devient enfin déterminant de l'attitude de Napoléon envers la femme. C'est lui qui créa la *condition érotique de l'infidélité* et de l'immoralité de la femme ; *il faut que la femme aimée soit infidèle, comme le fut la mère*. L'attitude de Napoléon envers Joséphine fut conditionnée par ce fantasme. A peine marié à la belle créole dont il était follement amoureux, et qu'il avait épousée *en dépit* de toutes les aventures amoureuses (en réalité, non pas « en dépit », mais « à cause ») qu'on lui prêtait, au cours de son premier mariage, et *quoiqu'elle* eut été la maîtresse

exemple MASSON, KIRCHEISSEN, etc.) contre cette accusation ne prouve rien contre le fait qu'elle fut portée ; voir un passage de la proscription des Bonaparte par PAOLI : « Les Bonaparte sont nés dans l'ordure du despotisme, ils ont grandi sous les yeux et aux frais d'un pacha (Marbeuf) habitué au luxe ».

de Barras — ou peut-être parce qu'elle l'avait été — il est forcé de la quitter, pour rejoindre l'armée d'Italie au titre de commandant en chef qu'on venait de lui conférer. De Milan, il lui écrit des lettres passionnées, ardentes d'amour, auxquelles Joséphine ne répond même pas, ce qui lui fait dire à Marmont : « Ma femme est ou malade ou *infidèle* ». Bientôt après, Joséphine arrive à Milan où elle le trompe avec un officier quelconque, nommé Charles. Napoléon est exactement informé de cette liaison ; Lorsque le vainqueur revient à Milan, Joséphine est à Gênes avec Charles, Bonaparte se lamente une nuit entière, mais ensuite, s'accrochant au piètre faux-fuyant qu'elle allègue, il lui accorde son pardon dès le lendemain et termine sa lettre par ces mots : « J'ouvre encore une fois ma lettre pour t'envoyer un baiser... oh Joséphine ! oh Joséphine ! » — et se contente sous un prétexte quelconque de faire rayer son rival de la liste des officiers. Ce qui est certain, c'est que cette infidélité de Joséphine n'eut aucune influence sur les sentiments de Napoléon. Deux ans plus tard, lorsque Joséphine, pendant la campagne d'Égypte, s'installe avec le même Charles à la Malmaison pour y filer une parfaite idylle, Napoléon exprime bien quelques plaintes, mais il cède aux instances des enfants de Joséphine et accorde à sa femme le pardon. Il faut croire que cette aventure, si tragique pour bien des maris, fut vite oubliée par Napoléon, puisque peu après il fait de *la Malmaison son séjour favori, de cette Malmaison qui avait été le théâtre de la trahison*. Et plus tard, durant sa vie commune avec Joséphine, nous ne rencontrons pas un seul indice qui pourrait prouver que l'infidélité de la femme ait jeté une ombre sur les sentiments de l'époux. Il est probable que la phrase de Napoléon : « L'adultère n'est pas un phénomène, mais une affaire de canapé ; il est tout commun » était simplement un moyen, une tentative de rendre cette conception voluptueuse de l'inconscient — en en rabaisant la portée et en la généralisant — supportable au conscient, avec lequel elle était incompatible, et d'éviter ainsi un conflit.

Cette exigence inconsciente de l'infidélité ne s'adressait chez Napoléon qu'à la femme aimée ; là où son cœur ne parlait pas ou n'était engagé qu'en partie, il exigeait fidélité et pureté de la femme. Tel fut le cas pour Marie-Louise à laquelle il adressait de sévères remontrances, parce qu'étant au lit, elle avait reçu Cambacérès. Il alla jusqu'à défendre l'accès de la cour à Mme Visconti, maîtresse de Berthier, un de ses amis les plus intimes. Et de même, la femme

de *Talleyrand* n'avait pas le droit de paraître à la cour pour la simple raison qu'elle avait été la maîtresse de son mari avant le mariage. Pour des raisons analogues, Mme Tallien, son ancienne protectrice, fut encore plus durement traitée. Il ne pardonna jamais à son frère Lucien d'avoir épousé Mme Joubert de laquelle il avait eu un enfant avant le mariage, et persista à vouloir faire rompre ce mariage.

Mais nous trouvons aussi chez Napoléon et à un haut degré un élément inséparable de ce complexe de la fille, c'est le *mépris* de la femme aimée et infidèle. Cet élément est chez lui de même transposé. Son mépris de la femme avait valu à Napoléon une certaine célébrité ; il ne méprisait pas seulement les femmes dont la vie n'était pas irréprochable, mais aussi celles dont la conduite était impeccable, celles qui avaient accès à cette Cour si froide et si guindée ; en un mot, il les méprisait toutes. « Il n'était faible qu'envers une seule, — dit G. Kircheisen, — envers Joséphine. »

A cette attitude envers la mère correspondait la relation de Napoléon envers le père. Ainsi tous les biographes sont d'accord pour s'étonner du peu de tendresse que montre la lettre que Napoléon écrivit à la mort de son père, à sa mère et à son oncle Lucien. Et dix-sept ans plus tard nous trouvons les traces de cet état d'esprit, quand, en 1802, le premier consul rejette la requête et la résolution du Conseil municipal de Montpellier, d'ériger un monument à son père, mort durant son passage dans cette ville, à l'homme auquel « le monde est redevable de son grand fils ». Napoléon motive son refus par les arguments suivants, assez plats d'ailleurs : « Laissons cela, ne troublons pas la paix des morts, laissons leurs cendres tranquilles. Je perdis aussi mon grand-père, mon arrière-grand-père ; pourquoi ne fit-on rien pour eux ? Cela mène trop loin. »

C'est pour la même raison, parce qu'il connaissait l'état d'esprit de Napoléon, que Louis Bonaparte fait exhumer le corps de son père à l'insu de son frère, pour le faire transporter à Saint-Leu, où il lui fait ériger un monument funéraire.

*L'amour pour son père n'est cependant pas moins intense que cet éloignement ; cet amour fut si fort que parfois il le pousse à abandonner son moi psychique pour se sentir un avec son père, pour s'identifier à lui. Et si nous voulons nous rendre compte combien il se sentait le père de ses frères et sœurs, nous n'avons qu'à lire les lettres que Napoléon écrivait, à l'âge de quinze ans, à son père*

et à son oncle, lettres relatives aux affaires de son frère Joseph. Et plus tard il s'occupe de sa famille, il lui donne des ordres, tout comme un père tyran, et cependant — ambivalent — aimant aussi.

Toute l'*ambivalence* de Napoléon se retrouve également dans son attitude à l'égard des personnes de la *série-père*, dont font partie outre Charles Bonaparte, *Marbeuf* (17), *Paoli* et — last ent not least — le roi.

Dans sa « Dissertation sur l'autorité royale », Napoléon, le républicain révolutionnaire, note : « *Il n'y a que fort peu de rois qui n'eussent pas mérité d'être détrônés.* » Ou alors, dans le « Discours de Lyon » : « On sait assez combien les rois ont toujours été égoïstes : ils croient porter dans eux leur peuple, leur nation, etc. » Une preuve encore plus concluante de cette haine contre le roi se trouve dans le traité « Sur l'amour de la patrie » où Napoléon cite Dion de Syracuse comme le modèle du véritable amour de la patrie : « Dion possède une grande fortune, une race distinguée, une considération acquise. Que manque-t-il à son bonheur ? Ames énerchées, vous ne pouvez deviner, *et vous osez parler ? Sa patrie est esclave d'un tyran qui est son allié, d'un tyran qu'il aime et considère, mais enfin d'un tyran.* » Il est caractéristique que Napoléon lui-même, ayant jugé que l'analogie avec sa propre relation psychique à son père était par trop visible, ait biffé ce passage cependant correct de son manuscrit.

Napoléon est aussi ambivalent *envers le roi qu'envers le père et Marbeuf*, la moitié seule de son âme est révolutionnaire et ennemie des rois, l'autre moitié reste hostile à la révolution et favorable au roi. Il y a toute une série de propos de Napoléon où les révolutionnaires sont traités de vile plèbe et où il prend parti pour le roi. Lorsque, le 10 août 1792, Bonaparte voit les révolutionnaires pénétrer aux Tuileries, et le roi coiffé d'un bonnet de jacobin, il dit à Bourrienne : « Comment a-t-on laissé entrer cette canaille ? Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le reste

(17) La haine dont Napoléon est rempli contre Marbeuf n'est pas exclusive de l'amour. Les indices d'un certain attachement de sa part ne manquent pas. Le propos de Napoléon : « Il ne manqua à mon bonheur que deux hommes chéris : mon père et le comte de Marbeuf », a déjà été cité. Remarquons de plus que Napoléon qui, dans ses écrits de jeunesse, mena une campagne impitoyable contre les généraux français qui administraient la Corse avant la déclaration d'autonomie, n'y mêle jamais le nom de Marbeuf, et se contente d'en citer d'autres, bien que ce fût justement Marbeuf qui, sur une plaque commémorative, était désigné comme le tyran de la « Corse agonisante ».



courrait encore. » Sa sympathie pour le roi se manifeste encore plus clairement le 10 août, où des bandes jacobines massacrent les Suisses (18), ce qui fait dire à Bonaparte : « Je sentis que, si on m'avait appelé, j'aurais défendu le roi. »

Pendant il est évident que *la Révolution a puissamment développé la composante négative de son état d'esprit ambivalent à l'égard du père*. Pendant les années de la Révolution, le roi est constamment soupçonné d'appeler à son secours les puissances étrangères pour, avec leur aide, pouvoir attaquer la patrie. Donc, Louis XVI aussi — tout comme dans le fantasme de père Bonaparte — veut livrer la mère aux étrangers. C'est ce qui, tout au fond, détermine son attitude à l'égard de Paoli. *Mais ce n'est qu'après l'arrêt de mort, prononcé contre le roi le 18 janvier 1793, que le rattachement de Napoléon à la France se fait de manière nette, décisive, irrévocable*. C'est seulement alors que le père, l'auteur détesté de tant de maux, celui qui empêchait Napoléon de posséder la mère et la partageait cependant avec des étrangers, c'est seulement lorsqu'il eut enfin expié de sa tête ses crimes, que Napoléon se rallie définitivement à la France.

L'exécution du roi a réalisé la partie essentielle de son fantasme œdipien ; il est donc tout naturel que, par le rattachement à la France, il prenne possession de la mère libérée et achève ainsi la réalisation symbolique.

De plus, cette acceptation d'un état de choses créé par le père est aussi l'identification avec ce père, partant une expression d'un amour ancien. Et cette identification est à la fois la résultante d'un sentiment de culpabilité (19) qui s'éveille après que la haine est assouvie, et devient de ce fait aussi un rachat et une expiation. Ainsi la France, qui jusqu'alors avait signifié pour Napoléon Mar-

(18) A Sainte-Hélène Napoléon dit que l'aspect des Suisses massacrés l'avait plus consterné que la vue de tous ses champs de bataille ultérieurs cependant gigantesques en comparaison.

(19) Dans ses *Mémoires*, Pasquier, le chancelier, rapporte ce qui suit : « Bonaparte... attaché d'abord... à Paoli, ne tarda pas à s'en séparer... *Ce fut sur la nouvelle de la condamnation de Louis XVI*, qu'il prit ce parti. Je tiens ce fait de M. de Sémonville qui alors était en Corse avec le titre de commissaire du gouvernement français. Bonaparte vint, l'éveilla au milieu de la nuit. « Monsieur le Commissaire », dit-il, « j'ai bien réfléchi sur notre situation, on veut faire ici des folies ; *la Convention a sans doute commis un grand crime et je le déplore plus que personne*, mais la Corse, quoiqu'il arrive, doit toujours être réunie à la France ».

beuf et l'abandon de la mère à celui-ci, devint le symbole de la mère elle-même, de la mère-patrie, qu'il aimera et qu'il défendra.

Il faut lire dans le texte les différentes phases de la relation Paoli-Napoléon ; ce qui importe, c'est que Saliceti, auquel Napoléon s'était allié, fut le seul député corse qui eût voté pour l'exécution du roi, tandis que Paoli s'était expressément déclaré contre. Après la disparition du père (roi) Napoléon s'est identifié à lui, il s'est fait père lui-même ; et, ce qui confirme cette manière de voir, il adopte le programme du père (l'union de la mère avec Marbeuf) ; rien d'étonnant alors à ce qu'il veuille faire disparaître Paoli, cette dernière image du père. D'ailleurs, conséquence de cette identification, il lui faut répéter la façon d'agir de son père envers Paoli ; Charles, après avoir été pendant des années le fidèle adhérent de Paoli, n'a-t-il pas abandonné également ce dernier vers la fin de la guerre d'indépendance, pour se tourner vers les Français, de sorte que Napoléon, ce faisant, ne fait qu'imiter son père ?

De même, toute la politique bien rationalisée que Napoléon faisait avec l'Angleterre (les Anglais devinrent pour ainsi dire sa bête noire) trouve ici une base affective. Pendant son adolescence, Napoléon avait eu beaucoup de sympathie pour les Anglais, car l'Angleterre avait recueilli Paoli fugitif et lui avait même accordé une pension. Dans « La Nouvelle Corse », où tous les Français sont tués pour l'unique raison qu'ils sont français, un homme sauve sa vie en se faisant passer pour anglais. Lorsque Paoli se détourne de la France et pactise avec l'Angleterre (à laquelle plus tard il livra effectivement la Corse), dans l'inconscient de Napoléon se réveilla le vieux conflit : car Paoli ne songe à rien moins qu'à renouveler le grand crime commis jadis par Charles Bonaparte et dont Napoléon venait à peine de prendre son parti, au prix de quels sacrifices ! Grâce à cet effondrement définitif et total de l'amour pour le père, Napoléon adopta l'extrême attitude négative envers le père, contre lequel il va désormais engager une lutte incessante et sans merci.

*A partir de ce moment, le désir inassouvi de posséder la mère trouble sans cesse l'âme de Napoléon, et la lutte passionnée qu'il engage pour l'arracher au père, constitue certes l'épopée la plus prodigieuse de l'histoire de l'humanité.* La Corse n'a plus la moindre valeur affective (il défend à sa mère de lui adresser la parole en corse). Nous voyons Napoléon commencer une chasse infatigable et insatiable aux substituts de la mère ; son imagination inassouvie

convoite un pays après l'autre, *formant ainsi une série de succédanés* qui cependant, comme tels, ne sauraient satisfaire son avidité, ne fût-ce que de loin. Au cours de cette recherche effrénée, il plonge les pays dans une mer de sang, il répand la terreur sur l'univers, il transforme l'aspect de l'Europe ; et tout cela en vain, sa soif reste inassouvie ! Et l'empereur ne se contente pas non plus de la « *maîtresse* », comme il nomme lui-même la France, il veut être le maître de l'Univers, et tout cela poussé par le violent désir incestueux de la mère, et avec un défi immense porté au père, désir et défi uniques dans l'histoire de l'humanité ! Il faudrait récapituler ici l'histoire entière du siècle de Napoléon si on voulait exposer en détail la haine et le défi que, dans cette course sans fin *après la mère*, Napoléon éprouvait à l'égard des *images du père*, les différents souverains de l'Europe. Rappelons brièvement son attitude à l'égard de l'empereur d'Autriche, du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, des rois d'Espagne, de Portugal, de Naples, des rois allemands et des princes confédérés, et même du pape Pie VII ; comme il les provoque, comme il les tourmente, les humilie, les rabaisse, les avilit après les avoir vaincus, et comme il leur fait sentir leur dépendance !

Mais nulle dynastie ne fut traitée par lui, pas même approximativement, avec la même haine véhémement que les Bourbons, dont — devant l'indignation du monde entier — il fait fusiller l'innocent descendant, le duc d'Enghien, pour, deux mois après, se poser lui-même la couronne impériale sur la tête.

\*  
\*\*

Et maintenant que, grâce à la magistrale description de la structure inconsciente de Napoléon que nous a donnée Jekels (20), nous voilà informés, et que, par la première partie, nous connaissons les faits historiques de l'époque de Talleyrand, nous allons pouvoir nous poser la question suivante : *Quelle était la valeur de Talleyrand pour l'inconscient de Napoléon ?* Car cette question contient la seule possibilité qui nous soit donnée de débrouiller l'ensemble si obscur de la relation de Talleyrand à Napoléon.

(20) Je n'aurais guère d'objection à faire au travail de JEKELS, sauf peut-être le détail de savoir si la vieille haine de Napoléon contre la France n'a pu s'assouvir par le détour de tous les maux qu'il fit au peuple français quand il fut son empereur. La France paya la gloire qu'il lui donna de deux millions de morts. Le travail de JEKELS, écrit-il à vingt ans, est encore tout aussi jeune et vivant qu'à son apparition.

Dans son ouvrage sur Talleyrand, ouvrage d'ailleurs insignifiant et terne, Sainte-Beuve fait cette étonnante réflexion : « Monsieur de Talleyrand est un sujet des plus compliqués, il y avait plusieurs hommes en lui » (p. 39). Cet aperçu est juste, et avant tout il peut servir à définir les relations de Talleyrand à Napoléon : Pour Napoléon il y avait « plusieurs hommes » en Talleyrand.

1) *Talleyrand-Marbeuf, le bien-aimé protecteur.*

Tout d'abord, Talleyrand aborde Napoléon en grand seigneur, ce qui en impose à Napoléon (21). Le général essaie de suite de compenser ce sentiment d'infériorité en faisant remarquer à Talleyrand : « Vous êtes neveu de l'archevêque de Reims qui est auprès de Louis XVIII. J'ai aussi un oncle qui est archidiacre en Corse et qui m'a élevé. En Corse, vous savez, qu'être archidiacre, c'est comme d'être évêque en France. » (Talleyrand, Mémoires, I, p. 202.) Ce propos est typique de l'attitude ambivalente ultérieure de Napoléon : dans la première phrase une agression (le reproche d'une connexion avec les émigrants détestés), dans la seconde une flatterie sous la forme : nous sommes tous deux de grands seigneurs.

*Talleyrand entre dans la série des images de père* (Charles Bonaparte, Marbeuf, Paoli, Louis XVI, etc.). Que, dans cette couche psychique, Talleyrand ait pu d'abord inconsciemment rappeler à Napoléon l'image de Marbeuf, nous en avons la preuve dans le fait que jusqu'à ce moment Napoléon n'avait jamais eu de rapports avec les membres de la vieille noblesse, Marbeuf excepté. De plus, Talleyrand avait quinze ans de plus que Napoléon, et il le « protégeait ». Ajoutons encore un détail suivant bien caractéristique : la première ville française où Napoléon, à l'âge de neuf ans et demi, eût fait un séjour prolongé, c'était Autun (22). *Le même Autun dont Talley-*

(21) On sait que les bonnes manières en ont énormément imposé à Napoléon, bien que parfois il les ait méprisées. Ainsi par exemple, prit-il des leçons avec l'acteur Talma. Hermann Bahr, dans sa comédie *Joséphine* en a fait une scène amusante.

(22) Cette connexion qui, autant que je sache, n'a pas encore été dépistée, n'a sa raison d'être que si en France il n'existe qu'une seule ville du nom d'Autun. Autant que j'ai pu constater (dictionnaire Meyer, Larousse, « Nouveau dictionnaire encyclopédique », il n'y a pas d'erreur. Napoléon, à l'âge de 9 ans et demi, a passé 3 mois et demi à Autun et cela du 30 décembre 1778 au 21 avril 1779, « où il devait rester assez longtemps pour avoir appris à peu près la langue française » (F.-M. KIRCHHEISEN). Il y a une lettre que, à l'âge de 15 ans, Napoléon écrivit à son oncle ; dans cette lettre il s'oppose à ce que son frère Joseph,

*rand était évêque. Enfin le même Autun où le frère de Marbeuf avait également été évêque.* Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette identification inconsciente se soit faite également à base de ces apparentes contingences. La série des identifications se poursuit ainsi par l'archidiacre Lucien, passe aux frères Marbeuf (le gouverneur et l'évêque) (23), et, par Joseph, arrive à Talleyrand. Dans la famille même de Napoléon il y eut deux prêtres défroqués : Joseph et l'oncle Fesch (frère de Lætitia) qui, après que les Bonaparte eurent fui la Corse, se fit fournisseur de l'armée à Marseille (l'oncle ecclésiastique jette le froc aux orties et fait des affaires, il entre dans les soieries (Ludwig, p. 37). Par conséquent, là aussi, nous trouvons une voie qui conduit à Talleyrand.

Enfin cette relation favorable est encore encouragée par une forte fixation homosexuelle latente de Talleyrand à Napoléon : A l'origine, Talleyrand devait être officier, mais son pied bot l'en empêcha, et dans les premiers temps il voyait en Napoléon une partie de son propre moi qui avait obtenu ce que son inconscient avait toujours désiré : la carrière de l'officier victorieux, comme l'avait été le père de Talleyrand lui-même. De ceci, il sera parlé plus en détail dans l'ouvrage que je prépare sur Talleyrand.

D'autre part, pour Napoléon, cette relation amicale avec Talleyrand activait aussi une partie de la relation homosexuelle inconsciente à l'égard de Joseph. Les lettres que Joseph, sous l'impression de sa déception, écrivait à Napoléon quand il était roi de Naples, nous montrent la violence de cette fixation (ces lettres sont citées par Kleinschmidt). Dans celle du 13 août 1806, Joseph dit que jamais ce glorieux empereur ne pourrait compenser le Napoléon qu'il avait tant aimé et que lui, Joseph, désirait retrouver aux champs élyséens, si tant est que l'on s'y retrouve, tel qu'il l'avait connu il y avait vingt ans. Et la réponse de Napoléon (datant du 23 août 1806) disait que Napoléon était affligé de ce que Joseph pou-

*destiné primitivement à être prêtre, et qui tout d'un coup s'était découvert un enthousiasme pour la carrière militaire, se fit soldat. Dans cette lettre il dit, que... sa grâce épiscopale d'Autun lui eût donné une riche prébende et il était sûr de devenir évêque. Donc Talleyrand était le successeur de l'évêque Marbeuf et celui de Joseph, frère de Napoléon, si celui-ci était devenu prêtre.*

La lettre est imprimée chez Wencker-Wildberg, I, p. 45, etc. Bien entendu le connexe avec Talleyrand n'y est pas établi.

(23) Il est intéressant de constater que Talleyrand réunit en lui les deux Marbeuf : il est homme d'Etat comme le gouverneur et évêque comme le frère de Marbeuf.

vait croire ne pouvoir retrouver son frère que dans les champs élyséens. *Que tout simplement il ne pouvait pas, à quarante ans, avoir les mêmes sentiments qu'à douze...*

Il existe de plus une lettre écrite par Napoléon à Joseph le 24 juin 1795 où cette fixation homosexuelle se manifeste encore plus clairement : il dit à son frère que, quelles que fussent les circonstances de la vie future de Joseph, il pouvait toujours être sûr qu'il n'avait pas de meilleur ami que lui, *aucun ami auquel il serait plus cher*, et qui plus sincèrement souhaitait son bonheur. Que s'il paraît, croyant que ce ne serait que pour quelque temps, *il lui fasse parvenir son portrait* ; que pendant tant d'années ils avaient vécu ensemble, si intimement liés, que *leurs cœurs s'étaient fondus*, et *Joseph savait mieux que quiconque combien le cœur de Napoléon lui appartenait entièrement*. Il continuait en disant que, pendant qu'il écrivait ces lignes, *il sentait une émotion comme il n'en avait que rarement éprouvé dans sa vie*, et qu'il sentait bien qu'ils ne se reverraient de si tôt, et qu'il ne pouvait pas continuer (24).

Dans les premiers temps, Talleyrand fut sans contredit le protecteur de Napoléon ; c'est avec lui que le 18 Brumaire fut organisé, il l'aida de ses conseils et de son argent. C'est à cette époque qu'ont trait les paroles de Talleyrand : « J'aimais Napoléon », aussi bien que le propos de Napoléon : « Talleyrand a le plus contribué à établir notre dynastie ».

(24) Que l'on compare à ces lignes toutes remplies d'un sentiment vrai, par exemple le froid glacial avec lequel Napoléon, à l'âge de seize ans, parle de la mort de son père dans une lettre écrite à sa mère :

« Paris, le 29 mars 1785.

» Ma chère mère,

» C'est aujourd'hui que le temps a un peu calmé les premiers transports de ma douleur, que je m'empresse de vous témoigner la reconnaissance que m'inspirent les bontés que vous avez toujours eues pour nous. *Consolez-vous, ma chère mère, les circonstances l'exigent*. Nous redoublerons nos soins et notre reconnaissance, et heureux si nous pouvons, par notre obéissance, vous dédommager un peu de l'incalculable perte d'un époux chéri. Je termine, ma chère mère ; ma douleur me l'ordonne, en vous priant de calmer la vôtre. *Ma santé est parfaite*, et je prie tous les jours que le ciel vous en gratifie d'une semblable. Présentez mes respects à... etc.

» P.-S. — *La Reine de France a accouché d'un prince* nommé le duc de Normandie, le 27 de mars à sept heures du soir.

» Votre très humble et affectionné fils

» NAPOLÉON DE BUONAPARTE. »

Cette singulière lettre de condoléance : « *Consolez-vous... ma santé est excellente* » a frappé même les biographes non teintés d'analyse. Le post-scriptum de la lettre, parlant du fils de Marie-Antoinette, contient peut-être une allusion

2) *Talleyrand-Marbeuf, l'imago du père qui approuve, inspire et organise le parricide.*

J'ai déjà auparavant (p. 6) démontré que dans les premiers temps l'importance de Talleyrand pour Napoléon consistait encore dans le fait que, pour le premier consul, Talleyrand, étant l'incarnation vivante du « C'est permis », présentait comme imminente nécessité publique les pensées les plus intimes que le consul n'eût pas même osé exprimer. Donc, à cette époque, Talleyrand représentait le sur-moi qui permet, épargnant le sentiment de culpabilité. C'est ainsi que dans les lettres qu'il adresse à Bonaparte, général victorieux, Talleyrand parle de manière suggestive de l'Imperium. Talleyrand défère la toute-puissance à Napoléon : il donne au consul le conseil de délibérer sur les affaires extérieures avec lui seul, etc. Il n'y a pas de doute que pour Napoléon cela figurait *une libération de son sentiment de culpabilité*. Car le besoin du châtiment, toujours en éveil chez Napoléon, résultait tout au fond du complexe d'Œdipe. Il y eut alors la situation suivante, d'une drôlerie presque diabolique : Le 21 janvier, jour de la décapitation du roi, Napoléon refusa d'assister à la fête officielle organisée par le Directoire (voir p. 5). Talleyrand est alors envoyé par le Directoire comme médiateur. Napoléon raconte lui-même que *Talleyrand avait usé de toute son éloquence, il cherchait à prouver que cette fête était juste, parce qu'elle était politique. Elle était politique, car tous les pays et toutes les républiques avaient toujours célébré comme un triomphe la chute du pouvoir despotique et le meurtre du tyran. Ainsi Athènes avait glorifié la mort de Pisistrate, Rome la chute des décemvirs. D'ailleurs, la fête était obligatoire, car elle était dictée par une loi à laquelle le pays entier était soumis et à laquelle tout le monde devait obéissance.*

particulièrement méchante. On sait que Marie-Antoinette passait pour être la femme la plus vicieuse de France. Et cela également aux yeux de Napoléon, ce dont nous avons une preuve irrécusable : Dans son livre sur Marie-Antoinette, paru récemment, Stefan ZWEIF dit (p. 333) que Napoléon, lorsque Fersen, amant de Marie-Antoinette, l'an VI, après la mort de la reine, fut chargé de représenter le gouvernement suédois au congrès de Rastatt, aurait brutalement rejeté ce nom, en donnant pour motif « qu'il ne voulait pas négocier avec Fersen, dont il connaissait les sentiments royalistes et qui, de plus, *avait couché avec la reine* ».

Il se peut aussi que le post-scriptum soit une preuve de ce que Napoléon doutait de la fidélité de sa mère ; en cette faveur parlerait aussi la « projection législatrice » (JERELS) de ce doute, le principe du Code Napoléon : « La recherche de la Paternité est interdite ».

Or, nous savons par le travail de Jeckels l'importance capitale que la décapitation du roi (bien qu'à l'occasion il ait rejeté le régicide) eut pour Napoléon, et que dans son inconscient il l'approuvait pleinement. Mais pour Napoléon il résultait de ce fait les plus intenses désirs du châtement, désirs inconscients. *Ne fut-ce pas alors pour Napoléon une chance sans égale que le père lui-même (représenté par Talleyrand-image du père) approuvât le meurtre commis sur lui-même, qu'il l'excusât et le déclarât justifié, ce même meurtre qui représentait pour Napoléon la source des plus intenses sentiments de culpabilité ?*

Il va de soi que nul des *biographes connus de Talleyrand, ni de Napoléon*, n'a tenu compte de cette scène, cependant si décisive, qui libéra Napoléon de ce sentiment de culpabilité, si caractéristique aussi de toutes les relations de Napoléon à Talleyrand. Et cependant cette scène nous donne *la clé grâce à laquelle on peut comprendre ce qui liait cet homme extraordinaire à Talleyrand.*

D'ailleurs — de l'avis de Napoléon — la vie entière de Talleyrand ne fut qu'une seule et inique trahison. Dans la grande scène il lui reproche tous les crimes que lui, Napoléon, avait commis lui-même, ou que son inconscient désirait commettre. Et ici de nouveau se manifeste la libération du sentiment de culpabilité : il voit un homme, ayant commis « tant de crimes », circuler librement, vivre cyniquement (25), dédaigneusement, et sans se sentir coupable. Déjà, « ce fait Talleyrand » était, dans une couche psychique déterminée, une libération de la conscience pour Napoléon. Voilà *une des causes qui poussaient Napoléon à rechercher toujours à nouveau la compagnie de Talleyrand.*

Donc, Talleyrand, pour l'inconscient de Napoléon, n'approuve pas seulement le parricide, *il l'inspire même à deux reprises* : Talleyrand est l'initiateur de *l'assassinat du duc d'Enghien, et du détronement des Bourbons d'Espagne*. Et, ces « affaires d'Espagne », représentant une des causes du conflit entre Napoléon et Talleyrand, il faut que nous nous en occupions plus en détail.

Qu'est-ce qui s'est passé, en réalité, à Bayonne ? et avant Bayonne ? Nous apprenons simplement, dans la plupart des livres d'histoire, que Napoléon, « par d'incroyables intrigues », a persuadé

(25) Nous sommes bien un peu autorisés à admettre que les cynismes de Napoléon reposent en partie sur l'identification avec ceux de Talleyrand. Nous ne connaissons pas un seul propos cynique de Napoléon, avant qu'il n'ait connu Talleyrand.



d'abord au fils du roi, ensuite au père, et enfin au roi lui-même de renoncer au trône en faveur de Joseph (frère de Napoléon). En quoi consistent donc ces « Incroyables Intrigues » ? Dans les Mémoires de Talleyrand nous trouvons une description minutieuse, vue à travers la haine, des aventures espagnoles de Napoléon, cette description donne l'impression de la vérité par le fait seul que la façon d'agir de Napoléon en Espagne avait eu quelque chose de si provocant, que la meilleure attaque de Talleyrand contre Napoléon consistait dans le récit véridique de sa manière d'agir.

Dans les Mémoires de Talleyrand, les « affaires d'Espagne » occupent un chapitre à part. Il commence par un propos de Napoléon qui disait que, « s'il le fallait, il pouvait aussi bien quitter la peau du lion pour entrer dans celle du renard ». Et à cette occasion Talleyrand remarque que tromper les gens et les duper, voilà qui n'était pas seulement pour lui le plus grand plaisir, mais un véritable besoin, faisant pour ainsi partie de sa seconde nature. Ici encore un point de contact avec Talleyrand. On a parfois l'impression que Talleyrand avait été une part de Napoléon projetée au dehors, et par contre Napoléon avait été de même une part de Talleyrand.

Talleyrand raconte que, en 1807, depuis la paix de Bâle, par conséquent depuis onze ans, l'Espagne avait été la fidèle alliée de la France et qu'elle lui avait donné de tout en abondance : de l'argent, des vaisseaux, des soldats. En 1807, — au début des « affaires d'Espagne », — 20.000 Espagnols étaient rassemblés au nord de l'Europe sous les drapeaux de la France. Depuis que Napoléon occupait lui-même le trône des Bourbons, il considérait les princes qui occupaient encore les deux autres trônes (Naples, l'Espagne) comme ses ennemis naturels que, dans son intérêt personnel, il devait renverser... Mais pouvait-il déclarer la guerre à l'Espagne seule, sans avouer franchement son ambition dynastique ? Napoléon prit la voie suivante : Sous le masque de l'amitié il fit envahir l'Espagne par les troupes françaises ; le prétexte lui en fut fourni par le Portugal qui persistait à se refuser à la rupture avec l'Angleterre. Dans le traité de Tilsitt, avec la Russie l'empereur avait prévu cette circonstance, et cela par un paragraphe stipulant que si le Portugal restait l'ami de l'Angleterre, il serait considéré comme ennemi. Donc, au lieu d'une déclaration de guerre, Napoléon conclut une nouvelle alliance avec l'Espagne, alliance faite pour la forme (traité de Fontainebleau du 27 octobre 1807). Les autres « intrigues réel-

lement perfides et abominables » furent les suivantes : En mars 1807, le *prince des Asturies*, héritier du trône et fils aîné du roi, adressa à son ancien précepteur, au chanoine de Tolède une lettre dans laquelle il lui parlait de la situation périlleuse du royaume : Godoi, « le prince de la paix » (*ministre du roi faiblard et amant de la reine, et cela au su et vu de tout le monde, sous la tolérance du roi*), d'après les bruits qui couraient, prendrait la régence. Le prince héritier demandait au chanoine conseil et assistance. Le chanoine rédigea en ce sens un memorandum qu'il fit parvenir au prince pour que celui-ci le présentât au roi. Le prince n'en eut pas le courage, il mit les documents de côté ; ils furent trouvés plus tard et fournirent les matériaux principaux à une accusation de haute trahison. L'amant de la reine conçut des soupçons et voulut marier le prince avec une nièce de la reine. Le prince héritier cependant était d'avis qu'il était préférable de rechercher une princesse de la famille de Napoléon, ce à quoi Napoléon fit semblant de répondre par de vagues allusions. Le « prince de la paix » faisant de plus en plus ouvertement propagande pour sa propre personne, — il fit répandre le bruit que le roi était à l'agonie, que le prince héritier était un imbécile, que le salut de l'Espagne ne résidait qu'en lui seul — il appuya cet argument par des cadeaux d'argent qu'il fit distribuer parmi ses officiers — les conseillers du prince héritier ne croyaient plus devoir hésiter plus longtemps. On poussa le duc d'Infantado, grand d'Espagne et ami du prince, à se faire donner par celui-ci une proclamation qui serait publiée immédiatement après la mort du roi. Bientôt après les troupes françaises entrèrent en Espagne ; le prince héritier, accusé de haute trahison fut arrêté par le roi ; mais les tribunaux l'acquittèrent. Le ministre, abusé longtemps par les moyens dilatoires de Napoléon, redoutant les troupes françaises dont le nombre augmentait sans cesse, rappela les troupes espagnoles ramassées dans le Nord et voulut faire passer la famille royale à Cadix. Ce fut le point de départ d'une révolte contre le ministre, et le roi put se sauver en donnant au ministre son congé. Godoi se tint caché ; quand sa cachette fut trouvée, la révolte éclata de nouveau. Le roi délégua le prince héritier pour apaiser la foule, car il pensait que le prince aurait plus d'influence que lui-même. Le prince déclara que le ministre était arrêté. Le roi décida de donner sa démission de son plein gré, et le prince fut proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII. Là-dessus

Murat (beau-frère de Napoléon) et Beauharnais engagèrent le nouveau roi, à aller à la rencontre de Napoléon qui voulait venir lui-même en Espagne, mais en même temps ils demandèrent la mise en liberté du « prince de la paix ». Cela envenima la situation, d'autant plus que l'empereur donna l'ordre de livrer le ministre destitué entre les mains de Murat. A l'instigation de Napoléon, le père du roi, l'ancien Charles IV, révoqua sa démission en la présentant comme lui ayant été imposée de force, ce que le roi fit effectivement par un manifeste signé : « Moi, le roi ». Les deux rois furent attirés par Napoléon à Bayonne (donc sur le sol français) où les démissions réciproques furent jouées l'une contre l'autre, où les rois s'accablèrent mutuellement des plus violents reproches, et le résultat de ce « lamentable drame » fut que Joseph, frère de Napoléon, devint roi d'Espagne.

On peut le constater : *La famille royale d'Espagne reproduisait pour Napoléon la situation supposée de sa propre enfance dans la maison paternelle : une mère (la reine) avait une liaison avec le ministre (prince de la paix, Marbeuf), liaison tolérée par le père (le roi) (26). Napoléon effectue sa propre vengeance sur les Espagnols que le hasard lui met sous la main : il les joue tous les uns contre les autres et les fait tous ses prisonniers, en nommant Talleyrand geôlier. Et ici nous voyons se manifester à nouveau la tendance enfantine à la vengeance, tendance infinie et inassouvie : l'oncle (et non pas le prince, comme l'eut désiré Napoléon) commence une liaison avec Mme de Talleyrand. De nouveau un mari trompé, forcé de tolérer la liaison, un morceau de fantasme incestueux se manifestant : Napoléon s'identifie avec le prince héritier, donc par un détour il s'unit à la mère, réalisant ainsi le châtement de cette fantaisie en punissant en réalité le prince héritier. Nous voyons ici le phénomène typique, inépuisable, névrotique de la constitution de séries.*

(26) Voici la racine de toute cette mise en œuvre que Talleyrand n'avait pas comprise. « Ruse, perfidie et tours de force. » Talleyrand en politique réaliste, ne pouvait comprendre dans quel but Napoléon usa de toutes ces tromperies blâmables, ce qui aux yeux du monde le rendait indigne de conclure des alliances. Il ne pouvait comprendre que Napoléon réalisait un fantasme de jeunesse, le fantasme de sa vie. Pour Talleyrand il n'y avait là autre chose qu'un but à atteindre — la conquête de l'Espagne — et il jugeait méprisables les moyens employés dans ce but, parce que ces moyens nuisaient à Napoléon. Voilà son attitude « morale ».

Or, cette action de ses fantasmes de jeunesse (27) sur le terrain espagnol dut éveiller en Napoléon le plus intense sentiment de culpabilité. Maintenant nous pouvons comprendre pourquoi Napoléon accourt comme un possédé à Paris, lorsqu'il apprend que Talleyrand, précisément pour ces « affaires d'Espagne », travaille contre lui. Talleyrand représente ici la part projetée au dehors du sur-moi qui interdit, la Némésis incarnée. A quoi sert-il d'insulter Talleyrand, puisque c'est justement ce sentiment de la culpabilité, qui empêche Napoléon d'entreprendre quoi que ce soit de sérieux contre Talleyrand ! Et en effet Talleyrand reste indemne.

### 3) Talleyrand (le détesté père-Marbeuf) comme objet des tendances à la vengeance infantile de Napoléon.

Après la mise en prison des princes espagnols on force Talleyrand à les accueillir dans son château de Valençay. Napoléon réitère donc ici « l'occupation » de la Corse par les Français, dont les rôles sont adjugés à des Espagnols, tandis que Valençay représente une Corse en miniature. De même que la mère de Napoléon est « prostituée » à Marbeuf, de même la femme de Talleyrand est prostituée au prince : à cette occasion Talleyrand joue le rôle du père honni qui tolère tout. La preuve la plus élémentaire en est dans

(27) Par ailleurs il est intéressant de constater que dans ses *Mémoires*, Fouché, à deux reprises lui fait le reproche d'un réel inceste : Ainsi (II p. 45-46) il dit : que Napoléon avait une liaison avec sa sœur favorite, avec Pauline. « ... Pauline forma, de concert avec une de ses femmes, le projet d'assujétir Napoléon à tout l'empire de ses charmes. Elle y mit tant d'art, tant de raffinement, que son triomphe fut complet... Jamais elle ne montra pour son frère tant d'amour et d'adoration. Je l'entendis le jour même dire, car elle n'ignorait pas qu'il n'y avait pour moi aucun voile : « Pourquoi ne régnons-nous pas en Egypte ? Nous ferions comme les Ptolémées ; je divorcerais et j'épouserais mon frère ». Je la savais trop ignorante pour avoir fait d'elle-même une telle allusion, et j'y reconnus un élan de son frère ».

Le second reproche d'inceste se trouve également chez Fouché (I p. 316) où il dit : « Dans l'intervalle, désolée de sa stérilité, elle (Joséphine) imagine de substituer sa fille Hortense dans l'affection de son époux, qui déjà, sous le rapport des sens lui échappait et qui, dans l'espoir de se voir renaître pouvait rompre le nœud qui l'unissait à elle, ce n'eût pas été sans peine... Elle plut, et les penchants devinrent si vifs de part et d'autre, qu'il suffit à Joséphine d'avoir l'air de s'y complaire maternellement et ensuite de fermer les yeux, pour assurer son triomphe domestique. La mère et la fille régnèrent à la fois dans le cœur de cet homme altier. Quand, d'après le conseil de la mère, l'arbre porta son fruit, il fallait songer à masquer, par un mariage subit, une intrigue qui déjà se décelait aux yeux des courtisans. Hortense eut donné volontiers sa main à Duroc ; mais Napoléon, songeant à l'avenir et calculant dès lors la possibilité d'une adoption, voulut concentrer dans sa propre famille, par un double inceste, l'intrigue à laquelle il allait devoir tous les charmes de la paternité, de là

la question déjà citée que Napoléon au cours de la « grande scène » pose à Talleyrand : « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que le prince Carlos était l'amant de votre femme » ? Ainsi l'installation de Ferdinand VII au château de Valençay qui est à Talleyrand, ne signifierait rien d'autre que la réédition par Napoléon d'un mari qui tolère la liaison de sa femme.

Nous trouvons une autre preuve dans le fait que, par deux fois, Napoléon se sert de Talleyrand comme *postillon d'amour* : la première fois auprès du Tsar à Erfurt où il va demander pour Napoléon une princesse en mariage, et plus tard à Varsovie où il met en train l'affaire de la comtesse Walewska. « Il dut encore faire bien d'autres choses pour l'empereur : il lui fallut demander à la comtesse Walewska si elle avait senti le regard que Sa Majesté avait daigné lui jeter. » (Blei, p. 516.)

Une autre fois, à Varsovie, l'empereur ordonne au duc de Bénévent de lui apporter un verre de limonade. « Talleyrand, une serviette sous le bras, s'appuyant sur une canne, traverse lentement le salon, apporte le verre sur un plat d'émail et le présente à l'empereur, à ce même monarque, que, à part lui-même, il traitait de parvenu », comme la comtesse Potocka remarque à cette occasion (Blei, p. 516). Ces constantes alternances de grâce et de disgrâce, d'odieuses insultes et de récompenses, le fait que, d'après un mot du prince, Napoléon, « était capable de toutes les inconséquences » à l'égard de Talleyrand, tout cela est bien une preuve du schisme dans la relation de Napoléon envers son père que, entre autres, il revit avec Talleyrand. Et Talleyrand répète à nouveau l'« ancien crime » : il s'allie aux étrangers.

#### 4) Talleyrand (Marbeuf), le vengeur.

Nous approchons de la fin du drame napoléonien qui, dans son essence même, a *l'allure du besoin inconscient du châtiment* (28).

l'union de son frère Louis et d'Hortense, union malheureuse, et qui acheva de déchirer tous les voiles ».

Or, que les affirmations de Fouché soient justifiées ou non on sait que les *Mémoires* de Fouché ont soulevé des doutes quant à leur authenticité, tandis que ces derniers temps il y eut des voix pour affirmer leur authenticité — le fait est, que Napoléon a adopté l'enfant d'Hortense et ce ne fut qu'à sa mort qu'il songea à un mariage avec une archiduchesse autrichienne. Ce qui parle en faveur de la première affirmation de Fouché, c'est que Pauline était animée à l'égard de Marie-Louise d'une jalousie pathologique et que pour cette raison Napoléon la bannit de la cour.

(28) Ce point de vue ne figure pas encore dans l'ouvrage de JEKELS, et cela pour

La preuve de la justesse de ce fait se trouve dans l'attitude de Napoléon durant ces mois. Talleyrand a raison d'alléguer dans ses Mémoires, qu'il aurait pu sauver sa couronne et sa dynastie s'il avait cédé au moment opportun. Mais Napoléon ne *pouvait* pas céder, car, sous la pression de ce besoin du châtiment, résultant des actions prolongées pendant les années des fantasmes œdipiens, il provoqua lui-même sa perte (29).

*Ici Talleyrand devient l'organe exécutif de son désir du châtiment, organe exécutif choisi par Napoléon lui-même.* Napoléon ne fait rien contre Talleyrand, bien que — comme nous l'avons déjà dit — ses préparatifs de trahison lui fussent connus. Il n'impose

deux raisons : la première est temporelle. En 1914 le problème du besoin du châtiment inconscient ne formait pas le centre des discussions psychanalytiques (Freud ne l'avait pas encore posé). La seconde, c'est que JEKELS ne traite dans son ouvrage que du début de la carrière napoléonienne.

(29) Quoi que la matière Œdipe soit univoque, je veux quand même ajouter encore quelques preuves qui me frappèrent en parcourant la littérature. Ainsi dans un entretien, que Napoléon eut avec Fouché avant la campagne de Russie, il déclara : « Je traîne toute l'Europe avec moi, et l'Europe n'est plus qu'une vieille p... pourrie dont je ferai tout ce qui me plaira avec huit cent mille hommes » (II, p. 113). Le propos de Napoléon qu'il tint à Sainte-Hélène : « Ma mère était une femme très vertueuse et ordonnée... » s'accorde bien avec cette façon d'avilir la mère. A quoi bon cette attestation de vertu, si intérieurement on n'avait pas de doutes ?

De plus je renvoie à un passage de l'ouvrage le plus sanguinaire datant de la jeunesse de Napoléon : *Nouvelle Corse* qu'il avait écrit étant officier, à l'âge de 20 ans, lorsqu'il vivait à Auxonne, ouvrage déjà cité. Prenons le passage de la description des cruautés commises par les Français : « Je quittai mes gens pour voler au secours de mon infortuné père que je trouvais nageant dans son sang. Il n'eut que la force de me dire : « Mon fils, venge-moi. C'est la première loi de la nature. Meurs comme moi, n'importe, mais ne reconnais jamais les Français pour maîtres ». Je continuais mon chemin pour aller savoir des nouvelles de ma mère, lorsque je trouvai son corps nu, chargé de blessures et dans la posture la plus révoltante. Ma femme, trois de mes frères, avaient été pendus sur les lieux mêmes. Sept de mes fils, dont trois ne passaient pas cinq ans, avaient en le même sort... » (*Nouvelle Corse*), Masson et Biagi, *Napoléon inconnu*, I, 79).

Donc toujours de nouveau : *Marbeuf, le profanateur de la mère*, et là l'apaisement du sur-moi se fait par un ordre donné par le père. Nous voyons quelque chose d'analogue chez Talleyrand imago du père (voir point 2), « Talleyrand image du père qui approuve le meurtre ». Je n'entrerai pas dans le détail du nombre des enfants et frères et sœurs, quoique là aussi une interprétation serait admise et l'auteur l'utilisera dans un travail sur la relation inconsciente de Napoléon à l'égard de ses frères et sœurs.

Enfin je me réfère au fait que le premier mari de Joséphine de Beauharnais fut guillotiné comme royaliste, c'est-à-dire que le parricide était commis avant que Napoléon eût dans son inconscient possédé la mère (Joséphine), et là nous trouvons à nouveau le moyen de décharger le sur-moi de manière que une autre personne (le Tribunal révolutionnaire) assume la responsabilité. Et il y a peut-être un fait connexe dans la première impression que Napoléon a éprouvée en voyant Talleyrand : Talleyrand lui rappelle Robespierre, l'homme de la terreur, avec le frère duquel Napoléon était d'ailleurs lié d'amitié.

même pas à Talleyrand ces simulacres de devoirs absurdes, n'ayant d'autre but que de figurer comme dérivatifs (Napoléon nomme par exemple en 1813 Fouché gouverneur général de l'Illyrie, et plus tard de Rome, à un moment où les deux pays étaient déjà perdus pour l'empereur, mais ce qui causa l'absence de Paris de Fouché au commencement de la première Restauration, et qui fit que Fouché resta sans pouvoir), mais il se contente des différents refus de Talleyrand et, un jour, il pose même des conditions absurdes en réponse à l'offre du ministère des affaires étrangères : Renoncement aux revenus (voir page 19, annotation 14), ce qui, vu l'avarice de Talleyrand, équivalait à un refus de l'offre. Et même lorsque Talleyrand prend indirectement part à la conspiration de Malet en 1812 — après la débâcle de Russie — Napoléon continue à ne rien entreprendre contre lui, comme nous pouvons le constater par les Mémoires de Fouché (II, p. 141).

« ... cette possibilité explique la création d'un gouvernement provisoire éventuel, composé de messieurs Mathieu de Montmorency, Alexis de Noailles, le général Moreau, le comte Frochet, préfet de la Seine, et un cinquième qu'on n'a pas nommé. Eh bien ! ce cinquième, c'était monsieur de Talleyrand, et je devais moi-même... »

Et quand même Napoléon, en parlant un jour de lui-même, dit : *qu'il n'était pas un homme comme les autres et que les lois de la morale et des bonnes mœurs n'existaient pas pour lui*, il faut y voir une des erreurs qui ont fait échouer l'empereur : Ce qui *provoqua la chute de Napoléon, ce ne furent pas les armées des coalisés, mais simplement son inconscient besoin de châtiment*, pour la réalisation duquel il choisit les coalisés et Talleyrand. Ce Talleyrand-successeur fut nourri par Napoléon, et cela à ses propres frais, tout autant que Louis XVI avait nourri son pensionnaire Napoléon. (On sait que Napoléon avait eu une bourse dans les différentes écoles militaires, bourse procurée par Marbeuf.) De là aussi la surestimation de Talleyrand durant les derniers mois, et il résulte des propos de l'empereur qu'il était d'avis que Talleyrand pourrait faire des merveilles s'il était de son côté. De même cette incompréhension que Napoléon montrait en face de la situation mondiale, ainsi que le fait qu'il ne voulait comprendre que le seul gouvernement révolutionnaire, au milieu d'une Europe réactionnaire, où il n'aurait pu se maintenir qu'au prix de vastes garanties et d'une absolue non-immixtion dans

les affaires européennes. Tout ceci ne s'explique que par les actes inconscients et l'inconscient désir du châtement. En somme, Napoléon était incapable de penser en d'autres catégories que les autres hommes : singulière compulsion de la pensée, étonnante chez un homme aussi extraordinairement intelligent, et dont la raison réside dans l'inextricable trouble où le jetait la figure du père. C'est ainsi que s'explique la réflexion que Napoléon fit à Sainte-Hélène, quand il dit qu'il serait encore sur le trône si Talleyrand et Fouché avaient été pendus au moment opportun.

Cette oscillation entre les quatre attitudes à l'égard de Talleyrand : comme *bienfaiteur*, comme *image du père qui approuve le parricide*, comme *objet de vengeance* et comme *vengeur*, nous explique pourquoi Napoléon n'a jamais pu se détacher de Talleyrand, nous donne la clé de son attitude inconséquente et justifie la parole de Metternich qui, en parlant de Talleyrand, disait qu'il était *le premier domestique de Napoléon et son antagoniste*.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ARETZ (G.). — *Les femmes autour de Napoléon*.  
 BARRAS. — *Mémoires*, 4 volumes.  
 BLEI (F.). — *Talleyrand*.  
 FOUCHÉ (Joseph). — *Mémoires*, Paris, 1824, Librairie Rouge.  
 JEKELS (L.). — « *Le tournant de la vie de Napoléon* ». *Imago*, 1914.  
 KIRCHEISEN (F.-M.). — *Napoléon*.  
 KIRCHEISEN (G.). — *Napoléon et les siens*.  
 KLEINSCHMIDT (A.). — *Les parents et les frères et sœurs de Napoléon*.  
 KIRCHEISEN (G.). — *Les femmes autour de Napoléon*.  
 LUDWIG (E.). — *Napoléon*.  
 DE LACOMBE (B.). — *La vie privée de Talleyrand*.  
 DE LACOMBE (B.). — *Talleyrand, évêque d'Autun*.  
 CHUQUET (A.). — *La jeunesse de Napoléon*, I-III. Paris, 1899, Colin et Cie.  
 GOURGAUD. — *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon* (corrigé de la main de Napoléon). Paris, 1823, Firmin-Didot, éditeurs.  
 MASSON (F.). — *Napoléon*.  
 MASSON et G. BIAGI. — *Napoléon inconnu*, I-II. Paris, 1895, Ollendorf éditeur.  
 PROPYLAEN. — *Weltgeschichte*, tome VII : « Révolution et Restauration ».  
 ROESSLER. — *La jeunesse de Napoléon premier*.



---

SAINTE-BEUVE. — *Monsieur de Talleyrand.*

SCOTT (W.). — *Napoléon.*

TALLEYRAND. — *Mémoires publiés par le duc de Broglie*, 5 volumes.

WENCKER-WILDBERG (en collaboration avec F.-M. KIRCHEISEN). — *Napoléon : mémoires de sa vie.*

NAPOLÉON BONAPARTE. — *Œuvres*, I-VI. Paris, Pankouck, éditeur.

Martel TANCRÈDE. — *Mémoires et œuvres de Napoléon.* Paris, Michel éditeur.

ZWEIG (St.). — *Fouché.*

ZWEIG (St.). — *Marie-Antoinette.*

---